



45

LES

ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. ANNICET BOURGEOIS et MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 20 JANVIER 1849.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

VINCENT DE PAUL.....
LE MARQUIS DE VARANNES.....
LE CHEVALIER DE COURCELLES.....
GAUTIER.....
JACQUES, valet de chambre de Varannes.
LE DOCTEUR BERTAUD, médecin.....
LAGOURDAINE, logeur.....
JÉRÔME, au service de M. de Saint-Géran.
UN OFFICIER D'ARCHERS.....

MM. DEBRATES.
SILVALLÉ.
GOUËT.
ENGEL.
EMMANUEL.
BERNARD.
CHARLEY.
CASSARD.
RICHES.

GABRIEL, enfant trouvé.....
VALENTIN, idem.....
LA COMTESSE DE SAINT-GÉLAN.....
LA DUCHESSE DE MONTBAZON.....
CATHERINE, femme de Jacques.....
LA SŒUR AGNÈS.....
DAMES ET GENTILHOMMES, ENFANTS TROUVÉS, HOMMES ET FEMMES DU
PEUPLE.

M^{lle} MAX.
MARIE-CLAIRIE.
MIGUEN.
WANDER.
ARIE.
WELL.

L'action se passe sous le règne de Louis XIII : le premier acte en 1628, les autres actes en 1636.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Acte premier. — Premier tableau.

AD CHATEAU DE SAINT-GÉLAN.

Un salon ouvert sur une galerie. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAINT-GÉLAN, MADAME DE MONTBAZON, UN VOYAGEUR, VARANNES, JACQUES, VALETS. Madame de Saint-Géran, évanouie, est posée sur un sofa, à la gauche du public. Madame de Montbazon, debout, derrière le sofa, est penchée vers elle. Le voyageur, au milieu du théâtre, la contemple. Au lever du rideau, une femme de chambre venant de l'appartement à droite, apporte à madame de Montbazon un flacon et un mouchoir blanc. Jacques entre par la porte du fond; il précède de quelques pas M. de Varannes, lequel lui montre madame de Saint-Géran évanouie.

VARANNES, entrant.

Eh bien ! notre imprudente fugitive ?

MADAME DE MONTBAZON.

Elle va beaucoup mieux... le calme se rétablit... la respiration est plus libre... elle sommeille.

LE VOYAGEUR.

N'importe, il serait prudent, je pense, d'envoyer chercher un médecin.

JACQUES, s'avançant.

Monsieur le marquis ordonne-t-il ?

VARANNES, à mi-voix.

Je l'ordonne de rester. (Haut.) Le repos seul lui est nécessaire... Ces crises, qui se renouvellent souvent, ne présentent, par bonheur, aucun danger sérieux.

MADAME DE MONTBAZON.

Pauvre Mathilde ! c'est dans un moment de délire qu'elle sera sortie du château... Sans votre généreuse assistance, Monsieur, elle pouvait mourir faute de secours. (Elle embrasse les femmes de chambre.)

VARANNES.

C'est vrai. (À part.) On échapper trop longtemps à notre surveillance. ce qui est été plus dangereux encore.



MADAME DE NOTRE-DAME.

Grâce vous soient rendues, à vous, Monsieur, que nous ne courrions pas, à vous qui nous l'avez ramené!

LE VOYAGEUR.

Pauvre prêtre!... longtemps captif au pays d'Algérie, j'ai fait vœu, si Dieu me rendait à la liberté, de consacrer le reste de ma vie au soulagement de toutes les souffrances, de toutes les misères. Depuis quelques jours seulement je suis de retour en France où m'appelle une mission de charité... Tenté, en passant par ce pays où je viens pour la première fois, j'ai pris au hasard un manoir à traverser bois, supposant qu'il devait abriter ma route... Un murmure de sanglots frappa mon oreille et me fit revenir sur mes pas... Je pénétrai alors dans un épais taillis, au centre duquel s'élevait une croix de pierre... Au pied de cette croix il y avait une femme... celle-ci : (indiquant elle-même de Saint-Gérard) elle pensait de ses deux bras, comme pour lui demander miséricorde... Moi, la voyant ainsi souffrir et pleurer, je me penchai vers elle et lui dis : Espérez! Au bruit de ma voix elle releva brusquement la tête, fixa sur moi un inexprimable regard de détresse et de terreur; puis, me montrant le divin symbole, elle me cria : Grâce! fais grâce, pour qu'à ton tour celui-là te pardonne!

VARANNE.

Toujours la même illusion! Elle se trouvait en présence de Louis XIV ou du cardinal ministre, et c'est la grâce de son mari qu'elle vous demandait à grands.

LE VOYAGEUR.

De son mari?

MADAME DE NOTRE-DAME.

Oui, notre cousin, monsieur de Saint-Gérard, qui ose enfreindre le saint édit contre l'usage du duel.

VARANNE.

Voici le texte de la loi : « Aux témoins, la Bastille ou les galères, suivant leur condition... Au vainqueur, la corde du gibet s'il est roturier... S'il est noble, la bécote du bourgeois... »

MADAME DE SAINT-GÉRARD, catarina.

Raymond... Raymond... c'est moi!

LE VOYAGEUR.

Elle s'éveille.

MADAME DE NOTRE-DAME, qui s'est penchée vers la sœur.

Non... c'est une image qui passe dans son rêve.

VARANNE.

Il y avait quelques jours à peine qu'elle était mariée au comte Raymond de Saint-Gérard, l'un des plus riches gentilshommes de la province... C'était un mariage d'amour... Les fêtes duraient encore... lorsque un soir les archers du parlement pénétrèrent en armes jusque dans ce salon; ils venaient se saisir de mon jeune parent, pour qu'il vint à reprendre d'un duel dont la date remontait à plus d'une année et qu'il croyait oublié.

LE VOYAGEUR.

Et ils le firent prisonnier?

VARANNE.

Ici même, sous les yeux de sa femme! Madame de Saint-Gérard, si heureuse! si confiante dans l'avenir, ne put supporter ce passage subit de la joie dont elle s'apprêtait au désespoir qui venait l'atteindre... Au moment où on la sépara violemment de son mari, elle tomba comme foudroyée... Quand on la releva, elle était folle!

MADAME DE NOTRE-DAME.

Depuis ce jour, monsieur de Varanne et moi, parents les plus proches de monsieur de Saint-Gérard, nous ne l'avons pas quittée... Notre surveillance assidue suffit à peine pour lutter contre l'odieuse fureur qu'elle poursuit.

LE VOYAGEUR.

Et cette idée... c'est...

VARANNE.

De se rendre à Paris au palais du cardinal, espérant toujours que le ministre fera grâce au coupable.

LE VOYAGEUR.

Eh bien! pourquoi la retenir ici?... pourquoi ne pas l'accompagner?

VARANNE.

Parce qu'ainsi que messieurs de Bouteville et de Marillac, premiers victimes de la nouvelle loi, le comte de Saint-Gérard a payé de sa tête le tort d'avoir répondu à un défi par un coup d'épée.

MADAME DE NOTRE-DAME.

Il y a huit mois que madame de Saint-Gérard est veuve.

LE VOYAGEUR.

Et elle ignore son malheur?

MADAME DE NOTRE-DAME.

Non... mais Dieu permet souvent qu'elle l'oublie.

LE VOYAGEUR.

Durant le trajet que nous fîmes ensemble, elle ne cessa de

murmurer d'étranges paroles, qui ne pouvaient s'adresser ni à son mari ni à des juges.

MADAME DE NOTRE-DAME, avec inquiétude.

Que disait-elle donc?

VARANNE, fixant et l'air et le regard.
Des choses qui n'ont aucun sens... aucune suite...

LE VOYAGEUR.

Au contraire... calme, alors... avec un demi-sourire, et comme si elle se fût adressée à quelqu'un qu'elle présentait sans le voir, elle disait : Il faut que le sort beau pour mieux le rappeler à mon sort... que tu sois bon pour me consoler de sa perte... Pour lui, je serais morte... je vivrai pour toi!

MADAME DE NOTRE-DAME, à part.

La raison lui revenait!

LE VOYAGEUR.

J'ai pensé qu'il s'agissait d'un enfant.

VARANNE.

En effet... c'est encore une des illusions de ce pauvre esprit malade... Il lui sembla impossible que monsieur de Saint-Gérard ait pu tout entier... Plût au ciel qu'il eût laissé un héritier de sa fortune et de son bien... mais ne nous le fit perpétuer par... il est éteint pour jamais. Ces paroles étaient sous l'effet de délire.

LE VOYAGEUR.

Vous comme on s'y tromperait... Quand elle parlait ainsi, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Tout à l'heure, cette jeune dame était folle... mais maintenant, oh! maintenant, j'en suis sûre, elle ne l'est plus.

MADAME DE NOTRE-DAME, atterrie.

Et quoi! vous avez pu croire?

VARANNE.

Ceci n'a rien d'étonnant... Vous savez bien, Madame la duchesse, que nous-mêmes y avons été trompés, tant cette trop réelle folie prend parfois l'apparence de la raison... Ce calme est ordinairement l'indice d'une crise prochaine, aussi avais-je recommandé à Jacques de redoubler de surveillance... et le misérable a manqué à son devoir... au risque d'un irréparable malheur!

JACQUES, s'avançant.

Moi, monsieur le marquis... je vous jure!

VARANNE.

Tu ne commettras plus une pareille négligence... Ici, du moins, car je te chasse.

JACQUES.

Vous me chassez!

MADAME DE SAINT-GÉRARD, devant les yeux.

Que ce voyage a été long... enfin nous sommes arrivés!

MADAME DE NOTRE-DAME.

Cette fois, c'est bien le réveil. (Madame de Saint-Gérard, sans se lever encore tout à fait, qu'elle félicitait qu'elle avait sur le sol; elle posa ses pieds à terre, arrangea sa robe et se calma comme si elle se préparait à paraître devant quelqu'un. Madame de Montesson et le voyageur sort groupés près de elle.)

JACQUES, s'avançant tout près de Varanne.

Vous ne pouvez pas me renvoyer... ce serait une injustice.

VARANNE.

C'est bon, tais-toi. (A lui-même et à Varanne.) Pour justifier ton départ il fallait un prétexte... celui-là est excellent.

JACQUES.

Fort bien... J'y suis, Monsieur... Monsieur...

MADAME DE SAINT-GÉRARD, à elle-même, sans regarder autour d'elle.

Quand donc Richemont me recevra-t-il?... comme on me fait attendre! l'heure passe... bientôt il sera trop tard... (Se levant et attendant de la main les deux personnages qui se sont groupés autour d'elle avec l'air.) Place, Messieurs! laissez-moi passer... tout à l'heure vous aurez audience; moi, il faut que j'entre la première... Je suis la comtesse de Saint-Gérard... une pauvre jeune femme de qui le mari est condamné... il me faut du grâce aujourd'hui... ou bien demain je serai veuve! (Hélas! quelques pas, et on s'écartera de porter elle vers les yeux sur Varanne, puis elle s'arrête, regarde ceux qui l'entourent, et recommence à se regarder.) Mais non, je ne suis pas chez le premier ministre... on m'a ramenée à Saint-Gérard... et c'est vous qui m'avez trompée! ah! c'est affreux. On ne veut pas que je le sache... on ne le veut pas! (Elle s'écartera dans un hurlement.)

LE VOYAGEUR, à part.

Pauvre femme! (A Madame de Saint-Gérard.) Si mes prières à Dieu... si mes efforts auprès des hommes pouvaient vous rendre au bonheur, croyez, Madame que j'y dévouerais ma vie.

MADAME DE SAINT-GÉRARD, vivement.

Un ministre du Seigneur! oh! j'espère à présent... oui, j'espère... Le cardinal ne peut rien vous refuser à vous... nous irons ensemble à Paris... parlons... parlons à l'instant.

77165

VARANNES.

Impossible, madame la comtesse... votre état de faiblesse s'oppose à ce voyage.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Où... pour lui, vous savez?... je ne dois pas m'exposer aux fatigues de la route... mais pourtant il faut que j'implore la clémence du cardinal... Ah! si je lui écrivais?..

MADAME DE MONTBAZON.

C'est cela... écrivez-lui, Mathilde.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, se voyant.

C'est vous qui lui présenterez ma supplique... vous la lui demandez à genoux, n'est-ce pas?... car c'est à genoux qu'on demande une grâce. (Elle s'élance.)

LE VOTAGEUR, la relevant.

Je ferai ce que vous m'ordonnerez, Madame. (Act suivi.) Il faut bien lui laisser son erreur.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Venez... je vais écrire.

VARANNES, lui, à madame de Montbazon.

Suivez-les.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, à madame de Montbazon.

Non... restez, ma cousine... rien que nous deux... seule avec lui, je saurai mieux ce qu'il faut dire... (Elle veut entraîner le voyageur.)

MADAME DE MONTBAZON, faisant un pas.

Cependant...

LE VOTAGEUR, l'arrêtant, lui dit avec compassion.

Oh! respectez la volonté du malheur!
MADAME DE SAINT-GÉRAN, avec impatience, prenant le main de voyageur.
Mais venez donc! (Elle entre à droite sans le voyageur.)

VARANNES, vivement, à Jacques.

Traverse la galerie... suis le corridor et écoute tout ce qu'elle va dire à cet homme. (Jacques suit par la fond.)

SCÈNE II.

VARANNES, MADAME DE MONTBAZON, tombant toutes sur le campé.

VARANNES.

En vérité, madame la duchesse, je vous croyais plus de sang-froid... A vous voir, le moins soupçonnerais vous condamnerai, et bien à tort cependant, car rien n'est fait encore.

MADAME DE MONTBAZON.

Eh bien, que rien ne se fasse!... laissons à la pauvre folle la consolation d'être morte... laissons à l'enfant qui va naître l'immense héritage qui lui appartient... puisque nous ne pouvons l'en priver que par un crime.

VARANNES.

Ne dites donc pas de ces grands mots-là... Il faut que l'héritage de notre cousin, le comte de Saint-Gérain, retourne à sa famille, c'est-à-dire qu'il nous revienne.

MADAME DE MONTBAZON.

Et vous me demandez d'être votre complice?

VARANNES.

Il y a trois mois que c'est chose convenue.

MADAME DE MONTBAZON.

Je ne veux plus!... non... je ne veux plus!... laissez-moi retourner à Montbazon.

VARANNES.

Il est trop tard!

MADAME DE MONTBAZON.

Trop tard!

VARANNES, tenant une lettre de sa poche.

Voici une lettre qui vous est adressée... Je me suis permis de l'ouvrir: j'avais reconnu l'écriture... Cette lettre est de votre mari; à présent, vous pouvez la lire.

MADAME DE MONTBAZON. Elle prend la lettre avec hésitation, puis elle lit.

« Madame, je m'en doute plus, ce n'est pas l'intérêt de notre parenté, mais celui d'une liaison coupable qui vous retient à Saint-Gérain. »

VARANNES.

Le cher cousin est assez bien informé.

MADAME DE MONTBAZON, lisant.

« Je vous donne cinq jours pour revenir à Montbazon et vous y enfermer. Si la soir du cinquième jour vous n'avez pas reparu à Montbazon, je mets dès le lendemain à exécution contre vous et votre complice la double lettre de cachet qui me permet de vous priver tous deux de la liberté. » (Après avoir lu.) Pour vous-même, Armand, vous voyez bien qu'il faut que je parte.

VARANNES.

Il me reste, Julie, un triste événement à vous apprendre... Le soir même du terme fatal que votre mari vous avait assigné...

MADAME DE MONTBAZON, le regardant avec terreur.

Il est mort!...

VARANNES.

Non, mais pris d'un mal étrange; il est tombé sans connaissance... puis revenu à lui, il n'a pu recouvrer l'usage de la parole... une paralysie générale l'avait frappé.

MADAME DE MONTBAZON.

Ah! c'est à glacer d'épouvante.

SCÈNE III.

MADAME DE MONTBAZON, VARANNES, GAUTIER.

GAUTIER, entrant par la fond.

Pardon, messieurs le marquis, vous n'êtes pas seul?

VARANNES.

Ah! c'est toi, Gautier?... Viens... tu peux entrer.

MADAME DE MONTBAZON.

Quel est cet homme?

VARANNES.

C'est une espèce de valet que je protège... Gautier l'alchimiste. Si vous ne l'avez pas encore vu, depuis quinze jours qu'il est venu se retrouver ici, c'est que quelque part qu'on le loge, il s'y trouve à l'aise et n'en sort plus, pourvu qu'il y soit avec ses alambics et son fourneau.

GAUTIER.

Patience, monsieur le marquis... l'ouvrage s'accomplira, et alors celui qui tient si peu de place aura besoin d'un palais plus vaste que le Louvre pour y étaler ses richesses.

VARANNES.

Vous le voyez, c'est un de ces rivaux qui croient changer la nature des métaux... Mais il faut rendre justice à maître Gautier... en cherchant un secret qu'il ne trouve pas... celui de faire de l'or... il a fait en chimie des découvertes assez merveilleuses pour mériter d'être brûlé comme sorcier. (A Gautier.) Par exemple, le contenu de cette petite fiole que tu me montras l'autre jour... tu sais... une fiole bleue... la troisième sur l'étagère...

GAUTIER.

Vous me rappelez que je ne l'ai pas retrouvée à sa place.

VARANNES.

Parbleu! je te l'ai empruntée... (Madame de Montbazon, qui s'était assise, se lève avec inquiétude.)

GAUTIER.

Oh! prenez garde! il faudra me la rendre... l'effet en est si dangereux!

VARANNES.

Tu es bien sûr?

GAUTIER.

Foedroyant, monsieur le marquis... J'en ai fait l'expérience sur quelques animaux... Ce serait de même pour l'homme... la vapeur seule de cette combinaison chimique produit au cerveau une commotion subite... puis l'évanouissement...

MADAME DE MONTBAZON, avec anxiété.

Et quand l'évanouissement a cessé tout le corps est frappé de paralysie, n'est-ce pas?

GAUTIER.

C'est vrai... Comment Madame sait-elle?...

VARANNES, vivement.

Au moment où tu es arrivé, je lui parlais de cet effet terrible, et elle n'y voulait pas croire.

MADAME DE MONTBAZON, avec effroi, regardant Varannes.

Oh! j'y crois maintenant!

VARANNES.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... N'apportes-tu ce que je t'ai demandé?

GAUTIER, lui remettant un flacon.

Le voici.

MADAME DE MONTBAZON.

Qu'est-ce donc encore?

GAUTIER.

Monsieur le marquis m'a parlé d'une parenté à laquelle il m'intéresse, et qui est tourmentée d'une contumelle insoumise... il m'a demandé un spécifique qui la fit dormir... Avec la moitié de cette dose, elle pourra repaître toute la nuit.

VARANNES.

Et avec la dose entière?

GAUTIER.

L'engourdissement serait tel... pendant quelques heures... qu'aucune douleur physique ne pourrait la réveiller.

VARANNES, lui à madame de Montbazon.

Vous entendez, Julie... il faudra le contenu de ce flacon tout entier, quand arrivera la crise que nous attendons, et dont il ne faut pas que notre cousine puisse se souvenir. (Il lui glisse le flacon dans la main.)

MADAME DE MONTBAZON, balbutiant.

Quoi! vous voulez?

VARANNES, à mi-voix.

Que craignez-vous?... Gautier vient de nous assurer que c'est

tail fort innocent... Mais madame de Saint-Géran n'en finit pas d'écrire au cardinal... L'entretien se prolonge... il est temps d'y mettre un terme... Entrez cher elle, je vous en prie. (Rue lui, avec autorité.) Je le veux ! (Ils entre à droite.)

SCÈNE IV.

GAUTIER, VARANNES, puis JACQUES.

VARANNES, se retournant et s'adressant à Gautier.
Eh bien ! tu es encore là... Qu'attends-tu ? De l'argent, n'est-ce pas ? pour l'évaporer en fumée ? Ce frégate-là aurait tous les vices qu'il me coûterait moins cher. (Il lui donne de l'argent.) Tu vas retourner à Paris, continuer les recherches dans ton grenier... Je n'ai plus besoin de toi ici, et les gens du château s'inquiètent de la présence... L'odeur de soufre que répand ton fourneau les a convaincus que tu étais en commerce avec le démon... et il est question de te dénoncer au bailliage...

JACQUES, entrant rapidement.
Monsieur le marquis ! monsieur le marquis !

VARANNES.
Que me venez-tu ? d'où vient cet air effaré ? Pourquoi as-tu quitté ton poste d'observation ?

JACQUES.
J'ai vu entrer madame de Monthazon chez sa cousine... j'ai pensé qu'elle me remplacerait avec avantage... Je vous annonce une visite... c'est un parent... un chevalier de Malte... votre cousin, M. de Courcelles...

VARANNES, à lui-même.
M. de Courcelles... un troisième héritier... (haut.) Lui que je croyais tué à Malte depuis dix-huit mois... il est vivant !

SCÈNE V.

LES ADJES, COURCELLES.

COURCELLES, entrant sur ses derniers mots.
Mais oui, vivant... et je l'assure que cette fois il n'y a pas de ma faute... Figure-toi un superbe coq d'indes en pleine pousse... enfin la plus belle occasion offerte à une âme chrétienne pour quitter son enveloppe... il paraît que la mienne ne tenait pas à déménager, car me voilà.

VARANNES.
Je t'en félicite, chevalier.

COURCELLES.
Pas plus stoïquement que moi, je t'en réponds... C'est une faiblesse... mais je tiens à vivre le plus longtemps possible.

VARANNES.
Pour tes amis ?

COURCELLES.
Non... pour moi... Je me porte un intérêt très-vif... (Regardant Gautier et Jacques.) Ah çà, mais tu es donc établi à demeure ici ?... Voilà deux coquins de ma connaissance... Jacques ton valet de chambre... et Gautier, ton maître de chimie... Comment ! ils ne sont pas encore perdus ni l'un ni l'autre ?... Qui est-ce qui dit donc que la justice est expéditive en France ? (Jacques sort.)

VARANNES.
Nous avons eu dans notre famille un exemple assez terrible de sa sévérité.

COURCELLES.
Tu veux parler de ce pauvre Saint-Géran... C'est seulement à mon retour en France que j'ai appris son mariage, son exécution... et le malheur qui a frappé sa veuve... Je venais lui faire ma visite de condoléance, sans me douter que je te rencontrais chez elle... Et ce que tu promets à la consoler. Cependant il est brisé d'une intrigue amoureuse entre la duchesse de Monthazon et le marquis de Varannes... C'est encore une parente... Ça ne m'a pas étonné... tu aimes beaucoup la famille.

VARANNES, à Gautier.
Tu sais ce que j'ai dit : tu peux partir.

COURCELLES, à Varannes.
Non, pas encore ; j'ai besoin de ce savant docteur. Malgré l'attachement que je professe pour mon personne, j'ai le malheur, tu le sais, d'avoir le sang vif, la tête chaude, et de prendre au sérieux tout ce qui touche à l'honneur.

VARANNES.
Ce n'est pas moi qui te blâmerai de cela.

COURCELLES.
Je crois bien, toi, mon héritier direct... ce qui ne t'enrichira pas beaucoup ; car il y a plus d'un an que j'ai acheté de dévoter mon patrimoine... de sorte que si l'événement que je redoute le plus m'arrivait aujourd'hui ou demain, je ne laisserais plus que des dettes. (à part.) Je ne suis pas fêlé, qu'il le sache.

VARANNES.
Tu m'as encore une fortune assez belle, puisque tu entres pour un tiers dans l'héritage de Saint-Géran.

COURCELLES.
Tiens... c'est vrai... je n'y pensais pas... mon retour diminue la part. (à part.) Diable ! comme il m'a regardé !

VARANNES.
Mais cette consultation que tu voulais demander à Gautier ?

COURCELLES.
Ah ! voilà... Il ne s'agissait d'abord que d'une simple discussion avec un compagnon de voyage... mais la querelle s'échauffant, j'ai dit, et l'on m'a répondu de ces mots qu'entre gentilshommes on ne se pardonne pas.

VARANNES, vivement et avec joie.
Je comprends, tu vas encore te battre ?

COURCELLES.
Moi ? tirer l'épée en France ! après l'exemple de Saint-Géran, non pas ! Ainsi remets-toi de ton émotion... tu t'es trop hâlé de porter mon deuil, cher ami !

VARANNES.
Mais alors que veux-tu de Gautier ?

COURCELLES.
Malgré la rigueur des édits de Richelieu, il faut qu'il y ait duel entre mon adversaire et moi ; mais un duel qui permette au vainqueur de mener joyeuse vie quand il aura bravement satisfait à l'honneur.

GAUTIER.
Voilà un problème...

COURCELLES.
Qui ne doit pas embarrasser des savants tels que vous... Ainsi vous allez le résoudre... il suffit pour cela d'une petite préparation chimique... Je suppose deux pilules, l'une d'une parfaite innocence et même agréable au goût... l'autre, comme dit notre poète Théophile :

En ses flancs boursouflés portant la mort truelleuse ;
mais pour l'apparence, semblables en tout point... Vous me les adresserez à Paris en un lieu bien désigné, à une date précise... Moi et mon adversaire nous arriverons en même temps ; chacun de nous prend au hasard une de ces pilules, et l'avale bravement en recommandant son âme à Dieu... Monseigneur de Richelieu n'a rien à voir là-dedans... ce n'est plus un duel entre gentilshommes, c'est une discussion entre apothicaires.

GAUTIER.
Mais il y aurait mort d'homme !

COURCELLES.
Je l'entends bien aussi.

VARANNES.
Sois tranquille, chevalier... je déciderai Gautier à faire ce que tu demandes.

COURCELLES.
Tu sais... rien qu'une malversation... ne va pas te tromper ! Sans doute.

COURCELLES, à part.
Hm ! elles le seraient peut-être toutes deux... Décidément, je les commanderai à un autre. (haut.) Maintenant, tu vas me présenter à madame de Saint-Géran.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE VOYAGEUR, sortant de chez madame de Saint-Géran.

LE VOYAGEUR, parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas.
Oui, Madame, il sera fait ainsi que vous le désirez.

COURCELLES.
Ah ! elle était en conférence avec un étranger.

GAUTIER, à part, regardant le voyageur.
Je ne me trompe pas... c'est lui...

LE VOYAGEUR, à Varannes.
Je viens de prendre congé de madame de Saint-Géran... Deux fois, pendant le temps que je suis resté près d'elle, elle s'est épanchée... Les soins de sa parente paraissent l'avoir calmée ; mais, je vous le répète, votre sécurité est imprudente... il est important d'envoyer chercher un médecin.

VARANNES.
Celui du château ne peut tarder à venir.

COURCELLES.
Comment ! elle souffre, il y a urgence, et vous attendez ! Je vais moi-même... Ah ! ce ne sera pas long... mon cheval est tout sellé.

VARANNES.
Mais, chevalier, tu ne sauras pas où trouver un docteur.

COURCELLES.
Celle-là ou un autre... il faudra bien qu'on m'en découvre un ! Cette pauvre petite courue... Je me présenterai plus tard. Songez d'abord à la secourir, vous ferons connaissance après... (il sort.)

LE VOYAGEUR, à Varannes.
Je vous quitte, Monsieur, puisqu'il ne me puis plus être utile...

GAUTIER, à part.
Grâce au ciel, il m'a oublié.

LE VOYAGEUR, qui allait sortir, s'arrêtant près de Gautier.
Votre main, mon frère.

GAUTIER, baissant avec confusion.
Moi?

VARANNES.
Ah! vous le connaissez?

LE VOYAGEUR.
Nous avons été élevés ensemble au même village... Instruits au même séminaire... et bien que le docteur... la soif d'une vaine science lui ait fait désertir le poste où la foi m'a retenu... je suis heureux de le retrouver, de lui tendre la main et de lui dire : courage, car il en faut bien plus pour continuer sa tâche que pour achever la mienne... Nous nous reverrons, Gautier.

VARANNES, à mi-voix à Gautier.
Comment sommes-nous donc re-prêtré ?

GAUTIER.
L'abbé Vincent de Paul.

VARANNES.
Vincent de Paul! (Le voyageur, sur le seuil de la porte, salua encore une fois affectueusement Gautier et Varannes, puis il s'éloigna par le fond.)

SCÈNE VII.

GAUTIER, VARANNES.

VARANNES.
Nous en voilà délivrés... A présent tu vas aussi quitter le châteaü...

GAUTIER.
Apréavant, monsieur le marquis, je voudrais vous dire...

VARANNES.
Quoi donc ?...

GAUTIER.
La présence de l'abbé Vincent... le peu de paroles qu'il m'a adressées... tout cela a bouleversé mon esprit ; ma conscience n'est pas tranquille.

VARANNES.
Et qui peut l'alarmer ?

GAUTIER.
Ce flacon que vous avez pris dans mon laboratoire... ce somnifère que vous m'avez demandé, ce n'est pas pour en faire mauvais usage, n'est-ce pas ?

VARANNES, résoluement.
Ce flacon a trouvé son emploi... il est épuisé... Quant au somnifère... il renferme mon secret... il moi, pour faire de l'ot... Tu sais tout... Et maintenant, si tu l'avis de revoir l'abbé Vincent de Paul, j'ai vu, moi, le lieutenant criminel... Va-t'en! et que je le retrouve à Paris.

GAUTIER, sortant en s'efforçant avec émotion.
Vous m'y retrouverez, Monseigneur.

SCÈNE VIII.

VARANNES, MADAME DE MONTBAZON.

VARANNES.
Celui-là n'est pas à craindre... Sa conscience, un moment ébranlée, se ralliement devant la perspective du bûcher... A présent... à notre malade. (Il va pour entrer à droite, en ce moment madame de Montbazon se présente à la porte, elle est pâle, émue, et tient le flacon à la main.) Eh bien ?

MADAME DE MONTBAZON.
Le courage me manque!

VARANNES.
Ce profond sommeil que Gautier nous a promis ?

MADAME DE MONTBAZON.
Il n'est pas assez puissant pour vaincre la douleur qui s'éveille... L'instant de la crise terrible est arrivé!

VARANNES, lui arrachant le flacon des mains.
Vous avez à peine versé la moitié de ce somnifère... C'est tout le contenu du flacon qu'il faut l'obliger à prendre.

MADAME DE MONTBAZON.
Mais si nous la laissons, Armand ?

VARANNES.
Toujours des scrupules!... Il faut en finir à tout prix.

MADAME DE MONTBAZON, à Varannes, qui entre vivement à droite.
Armand! Mon Dieu! pourquoi si je aime cet homme!... Je ne voulais pas être sa complice... et un lieu infernal m'enchaîne à lui!... En ce moment, que fais-il? Madame de Saint-Gérain y survient-elle?... N'aurons-nous pas à nous reprocher tout à l'heure deux meurtres à la fois?... Non... je ne veux pas!... Cet enfant qui va naître... il m'a promis de respecter sa vie... Mais

permettra-t-il à sa promesse? Oh! que les victimes aient au moins quelqu'un pour les défendre! Et doit-il me tuer moi-même... (Elle se dispose à entrer, Courcelles et un médecin paraissent au fond.)

SCÈNE IX.

LA MÈRE, COURCELLES, LE DOCTEUR BERTAUD.

COURCELLES.
La duchesse de Montbazon!
MADAME DE MONTBAZON, s'arrêtant.
Le chevalier de Courcelles!

COURCELLES.
J'étais ici tout à l'heure, Madame... J'ai vu le danger que courait la santé de notre infortunée cousine... je me suis hâté d'aller chercher un médecin, et Monsieur a bien voulu me suivre.

MADAME DE MONTBAZON.
Arrière... Monsieur n'est pas le docteur habituel de Madame de Saint-Gérain, et je ne sais si je dois...

COURCELLES.
Puisque l'autre n'arrive pas, que Monsieur fasse son devoir.

BERTAUD.
Je suis à vos ordres, Monsieur. (Il s'adresse vers la porte que lui désigne de Courcelles.)

MADAME DE MONTBAZON.
Arrêtez!... l'apprecie votre zèle, mais je ne puis permettre...

SCÈNE X.

LES MÈRES, VARANNES.

VARANNES, sortant de la chambre de la comtesse.
Qu'y a-t-il donc ?

MADAME DE MONTBAZON.
C'est le chevalier qui s'insiste un médecin. Il insiste pour qu'il voie à l'instant notre malade.

COURCELLES.
Sans doute. Nous ne pouvons rejeter le secours que la Providence elle-même semble envoyer à notre pauvre cousine... En sortant d'ici, j'ai couru à l'écurie du village, demandant à grand bruit un docteur... une voiture était arrêtée devant cette auberge... Monsieur allait y monter... en voyant mon trouble, en entendant mes cris, il vint à moi et me dit : Je suis médecin, Monsieur, et je me dois à tous ceux qui souffrent.

VARANNES.
Monsieur n'est donc pas de ce pays ?

BERTAUD.
Non, Monsieur... Je me nomme Bertaud... j'appartiens à la faculté de Paris, et je quitte la France pour aller fixer en Espagne... mes instants même sont comptés, mais je n'ai pu résister sourd à la voix de ce gentilhomme qui réclamait des soins que je pouvais donner.

VARANNES, à part.
Il part!... et si j'hésite... de Courcelles... (Haut.) Pardon, chevalier. (Au docteur.) Un mot, Monsieur. (A mi-voix.) La jeune femme qui est là... dans cette chambre, est notre parente et porte un grand nom... elle est veuve et va donner le jour à un enfant... Cette naissance, qu'il faut cacher comme on cache une faute... serait la honte d'une noble famille... secourez cette infortunée; mais sur votre honneur et devant Dieu, jurez-moi qu'à personne... entendez-vous bien, à personne, vous ne révélez le funeste secret que le hasard me force à vous confier!

BERTAUD.
Je vous le jure, Monsieur!

VARANNES.
Ser votre honneur ?

BERTAUD.
Et devant Dieu!

COURCELLES.
Eh bien ?

VARANNES.
Docteur, vous pouvez entrer; mais la crise est passée, et notre malade repose. (A de Courcelles, pendant que le docteur entre à droite.) Tiens, regarde, chevalier.

COURCELLES, s'arrêtant devant la porte.
En effet, elle repose.

MADAME DE MONTBAZON, bas à de Varannes.
Ce médecin!...

VARANNES.
Il ne parlait pas.

MADAME DE MONTBAZON.
Et l'enfant ?

VARANNES.
Il partira ce soir.

Deuxième tableau.

A PARIS, CHEZ JACQUES.

L'extérieur d'une mansarde. — Amplement très-pauvre. Un bureau dans un coin au fond, à droite; à gauche, une porte; au troisième plan, une fenêtre; au premier plan, à droite, une cheminée; sur une table, une lampe allumée; trois chaises à un meubleau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, seul. Au lever du rideau il s'y a personne dans la mansarde. On frappe à coups pressés à la porte du fond, puis à la fenêtre; celui, celui-ci est pressé avec force en dedans. Jacques paraît, il est dans la rue.

Eh bien! on ne répond pas ici... cependant elle doit y être... Il y a de la lumière. (Appelle.) Catherine! Catherine! ouvre la porte... c'est moi... Personne... alors, j'aurais plutôt fait d'enjamber la fenêtre. (Se retourne.) Instantement, quelque'un dans la rue de la Calandrie. (Il regarde la fenêtre et sans dans la chambre.) Brûle de manière de rentrer chez soi après plus d'un an d'absence... (Il frappe la fenêtre.) — Regardez ces fenêtres couvertes de neige! Double! et la neige qui peut les trahir. (Il sonne dans la chambre la neige de son maître. En ce moment on frappe à la porte.) Il était temps... Ah! c'est peut-être elle... (Demandant, sans quitter sa place.) Est-ce toi, Catherine?

COURCELLES, se débarrasse.

Ouvre toujours, l'ami... tu le verras bien...

JACQUES.

Non, ce n'est pas ma femme... qu'importe! Je ne crains plus rien. (Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

JACQUES, COURCELLES.

COURCELLES.

Bien obligé, mon brave bourgeois.

JACQUES.

Que demandez-vous?

COURCELLES.

Parbleu!... un abri. (Il jette son manteau et son chapeau.)

JACQUES.

Monsieur le chevalier de Courcelles!

COURCELLES.

Le diable m'emporte... c'est ce fripon de Jacques! Et que fais-tu ici?

JACQUES.

Ici?... Je suis chez moi.

COURCELLES.

Peste! le logis est peu galant... et fort mal chauffé... Est-ce que tu ne sens pas qu'il gèle?

JACQUES.

Si fait... et d'une fière force!

COURCELLES.

Alors, tu ne peux trouver une meilleure occasion pour faire bon feu... C'est justement afin de me réchauffer que je frappe de porte en porte sans trouver âme qui vive pour me reprendre... Il paraît que tout le voisinage est au sermon?

JACQUES.

Ah! il y a un sermon?

COURCELLES.

Faiten!... tu es le seul dans Paris qui ne sache pas que l'abbé Vincent de Paul prêche aujourd'hui à Notre-Dame... C'est une foule jusque sur la place du Parais!... Moi-même, qui viens d'y accompagner deux dames de la cour, je n'ai pu pénétrer jusqu'à la nef où elles ont des sièges... Ma foi, je n'ai pas voulu les attendre sous le portai par ce temps de bise et de neige, et c'est en cherchant aux environs une porte ouverte et placée à un foyer que j'ai frappé ici.

JACQUES.

C'est bien de l'honneur pour moi de vous recevoir.

COURCELLES.

Trêve de politesses et fais du feu... ça ne te sera pas difficile, je vois encore des étincelles dans l'âtre...

JACQUES, qui a été regarder à gauche.

Oui, mais il n'y a plus de bois dans le bûcher!

COURCELLES.

Plus de bois?... Eh bien! brûle cette chaise, et fais flamber les murailles!

JACQUES.

Mais cette chaise...

COURCELLES.

N'as-tu pas peur que cela ne dépareille ton mobilier? D'ailleurs, je te l'ai dit... Tiens, voilà deux pistolets... A ce prix-là, je pourrais payer le reste du ménage; tu y gagnerais encore!

JACQUES.

C'est ma foi vrai! (Il brise la chaise, et met les morceaux au feu et ramasse les étincelles avec son soufflet.) Voilà que ça flambe.

COURCELLES, lui passant son mouchoir.

Mets-y encore cet escalin... il est payé.

JACQUES, se chauffant.

C'est bon, le feu!... j'avais besoin de cela.

COURCELLES, s'asseyant près de la cheminée.

Et moi donc!... A présent, donne-moi des nouvelles de mon cousin.

JACQUES.

J'ai quitté son service le jour même de votre visite à Saint-Géran.

COURCELLES.

Il y a quinze jours... Ainsi tu ne peux rien m'apprendre sur la santé de la pauvre fille... Il paraît qu'elle a eu après mon départ une crise effroyable.

JACQUES.

Oui, monsieur le chevalier... Mais quand j'ai quitté le château, elle allait beaucoup mieux.

COURCELLES.

C'est pour chercher une autre condition que tu es revenu à Paris?

JACQUES.

Oui!... Et puis parce que je me suis rappelé que j'étais marié.

COURCELLES.

Comment! tu l'avais oublié? D'après l'opulence qui règne ici, on s'aperçoit que tu n'as pas souvenance envoyé les gages à la femme.

JACQUES.

Dame! on ne peut pas penser à tout!

COURCELLES.

Mais, avec les économies que tu as dû faire, il me semble que tu pourrais être un peu mieux dans tes meubles, depuis ton retour.

JACQUES.

J'arrive aujourd'hui seulement.

COURCELLES.

Tu as mis bien du temps à faire le voyage.

JACQUES.

Ja m'étais chargé d'une commission qui m'a retardé en chemin.

COURCELLES.

Pour affaire de la succession de Saint-Géran, peut-être?

JACQUES.

Positivement, monsieur le chevalier... Au fait, ça doit vous intéresser... il vous en revient une belle part.

COURCELLES.

Un tiers... A propos, crois-tu que cela contrarie beaucoup le manque de Varannes?

JACQUES.

Oh! pas trop... Comme il est votre héritier...

COURCELLES.

Ce cher cousin!... J'ai été bien avisé de jeter un feu son envoi.

JACQUES.

Il vous a envoyé...

COURCELLES.

Des armes pour un duel... (A part.) Des pistolets... suspects.

JACQUES.

Un duel?... Dans ce temps!... c'est malsain!...

COURCELLES.

Le mien s'est terminé à table où mon adversaire est mort d'indigestion... (Se levant.) La neige tombe moins fort... Le sermon va finir... Je ne dois pas oublier que je suis le cavalier servant de deux grandes dames... Je vais les retrouver.

JACQUES, descendant le manteau et le chapeau à Courcelles.

Si monsieur le chevalier a besoin d'un valet de chambre... le marquis de Varannes pourra vous dire comment je l'ai servi.

COURCELLES.

Merci... mon ami, mais je ne prends rien de la main de mon beau cousin... c'est un vœu que j'ai fait, et je tiens essentiellement à n'y pas manquer... N'importe, je le félicite d'avoir quitté son service, car je vois qu'on n'y fait pas fortune... et on y finit mal... témoin ce pauvre Gaudier.

JACQUES.

Gaudier... le savant?... Que lui est-il donc arrivé?

COURCELLES.

Il y a trois jours, comme je sortais de souper chez le gouverneur de la Bastille, il y entra, lui, à la Bastille... conduit par quatre estafiers... Il avait les poings liés, un bâillon sur la bouche, et j'ai entendu le commandant qui l'a reçu dire à l'un des geôliers : A la tour du vieux puits... c'est le plus mauvais endroit de la maison, s'il faut en croire les on-dit : car ceux qu'on y a logés ont de bonnes raisons pour n'en pas parler.

Ils n'en sortent jamais !... Que cela te serve de leçon, Jacques, et merci de ton hospitalité. (Il sort.)

SCÈNE III.

JACQUES, seul. — Il regarde autour de lui, et examine la maison.

Le chevalier a raison... il y a bien de la misère ici... Catherine m'a écrit plusieurs fois : Je manque de tout... mais lui ! que je me disais, les femmes ne plaignent toujours... Je vois à présent qu'elle avait raison de se plaindre... Ce n'est pas gai... l'hiver ici... sans ressource et avec un mariot de trois mois... Heureusement ça va changer... Je reviens avec les poches bien garnies... Ah ça, où est donc Catherine ? Bien sûr que tout à l'heure elle était ici, puisque j'ai trouvé cette lampe allumée... elle sera sortie au moment pendant que le petit repose dans son berceau... Voyons-le donc, ça miche, car je ne le connais pas... (Il prend la lampe et va vers le berceau, en disant :) Ce sera un fier mauvais sujet s'il rassemble à son père. (regardant) Eh bien ! il n'y est pas non plus, lui... elle l'aura emmené... S'il y a du sens commun de sortir avec un enfant par un temps pareil !... (regardant de nouveau dans le berceau) Une lettre dans ce berceau !... qu'est-ce que ça veut dire ? (Il prend la lettre, et vient la lire près de la table) Pour la voisine Bertrand... C'est bien de ma femme. (Il ouvre la lettre et lit :) « Voisine, il ne faut plus m'attendre... je ne reviendrai pas... Bien des remerciements pour toutes vos bontés à l'égard de mon petit et de sa mère... vous êtes trop bonne vous-même pour partager plus longtemps avec nous... Comme je n'espère plus avoir de nouvelles de Jacques, si que l'hiver se fait rude, je n'ai pas le courage d'attendre plus longtemps la fin de nos souffrances... Quand vous lirez ce papier, mon enfant et moi nous d'aurons plus besoin de rien... » (Tombant accablé sur un siège) Oh ! malheur ! je suis arrivé trop tard !

SCÈNE IV.

JACQUES, CATHERINE.

Catherine paraît au fond, puis tombe sur son chaise sans voir Jacques, et elle sanglote. Jacques se retourne et l'aperçoit.

JACQUES.

Catherine !

CATHERINE, brutalement, se levant.

Ah ! vous voilà, Jacques ! il est temps !

JACQUES.

Où, puisque tu vis encore !

CATHERINE.

Et comment savez-vous que je devrais être morte ?

JACQUES.

Cette lettre que j'ai trouvée... là, dans le berceau...

CATHERINE.

Vous voyez donc bien que c'était vrai, quand je vous ai écrit, il y a huit jours, à Saint-Gérain... « Je ne peux plus attendre... il n'y a plus rien à vendre chez nous... Répondez-moi, Jacques, ou vous ne retrouverez plus personne quand vous reviendrez. » J'ai écrit cela, Jacques, et vous ne m'avez pas répondu.

JACQUES.

Parce que je n'étais plus à Saint-Gérain... Mais rassure-moi, Catherine... notre enfant !...

CATHERINE.

S'il n'était plus... je ne serais pas ici... Je voulais mourir avec lui... mais le tuer ! Oh ! non... J'étais sortie, il y a une heure, bien déterminée à me précipiter dans la rivière avec mon fils... Le soir on ne risque pas d'être saisi... Je sais bien que c'était une mauvaise pensée... mais c'est si affreux la misère, surtout quand on n'est pas seul à la subir... En traversant la place Notre-Dame, je vis l'église éclairée, ouverte... J'ai un pardon à demander à Dieu !... j'en ai-je alors, et je me détournai mon chemin pour aller dire au pied d'un autel ma dernière prière... Il y avait grande foule dans Notre-Dame... Près de moi, un vieux qu'il n'était possible l'enfant que je portais dans mes bras... je jetai jusqu'à la chapelle où nous nous sommes mariés, Jacques !... C'est là que je voulais prier. En ce moment un ministre du Seigneur était en chaire ; d'une voix qui pénétrait au cœur et faisait fondre en larmes, il disait à peu près : Pauvres mères, vous qui, pour d'innocentes créatures, demandez à la mort ou refusez contre le malheur, ne désespérez plus du sort de vos enfants, confiez-les à la Providence... Elle vous les conservera. Après ces saintes paroles, je vis autour de moi des femmes aussi malheureuses, aussi coupables d'attention que moi peut-être, presser contre leur sein des enfants chétifs et presque nus comme le mien... Elles semblaient dire : Tu peux vivre maintenant, car j'espère... Et moi, couvrant mon fils de baisers, bousillant dans mon écu les qui nous rappelaient que la bonté divine veille sur ceux qu'on

abandonne, je répétai avec les pauvres mères qui m'entouraient : Dieu le protège ! mon enfant, tu vivras !

JACQUES.

Et il vivra bien, Catherine... Car je suis riche... Je rapporte quinze cents livres !... Tiens de l'or... vous-tu, de l'or ! (Il lui montre une poignée de pièces d'or.)

CATHERINE.

De l'or, de l'or ! mais comment avez-vous tout cela, Jacques ?

JACQUES.

Il s'agit d'un enfant aussi... on me l'avait confié...

CATHERINE.

Eh bien ! cet enfant ?

JACQUES.

Je l'ai placé ailleurs... Mais tu ne me dis pas à qui tu as confié le nôtre...

CATHERINE.

À la charité des passants ! Mais nous allons le reprendre... Viens, courons au pont Notre-Dame ! (ils vont pour sortir; Jacques s'arrête.)

JACQUES.

Un pont Notre-Dame ?

CATHERINE.

J'ai laissé là notre enfant près d'une autre petite créature placée aussi sous la garde de Dieu...

JACQUES.

Cet autre, Catherine... c'est moi qui l'avais abandonné là !

CATHERINE.

Tu as pu fuir cela, Jacques !... et tu avais de l'or pour le nourrir !...

JACQUES.

Cet or... c'est pour toi, c'est pour notre fils... notre fils !... Viens, il faut le retrouver. (il hurle.)

CATHERINE.

Ah ! il faut le retrouver tous les deux ! (Ils sort avec Jacques.)

Troisième tableau.

Le théâtre change et représente le pont Notre-Dame. — Effet de neige et de clair de lune. — Au fond, de l'autre côté du pont, on voit Notre-Dame encore éclairée. Au quatrième plan, au fond, une petite chapelle au pierre ; au pied de cette chapelle, un peu de paille, et sur cette paille, deux enfants. — La neige tombe.

SCÈNE V.

(Au changement à vue, la scène est complètement vide; puis Vincent de Paul, en costume ecclésiastique, traverse le pont. Il s'arrête près de deux enfants couchés dans la neige et recouvert de paille; il les recueille sous son manteau, et s'élance par la droite. Dès que Vincent de Paul est parti, on aperçoit venir de la gauche, au premier plan, Catherine et Jacques, qui aussitôt pour reprendre les enfants qu'ils avaient placés au pied de la petite chapelle. — Catherine, voyant qu'ils n'y sont plus, jette un cri de désespoir et tombe dans les bras de Jacques.)

Acte deuxième. — Quatrième tableau.

A L'ÉPOQUE DES ENFANTS TROUVÉS.

On voit qu'il n'occupe que deux plans en profondeur ; il est fermé au fond par deux grands rideaux. À droite et à gauche, portes latérales. On prie-Dieu à gauche, deux chaises gothiques, l'une à gauche, l'autre à droite. Une lampe est suspendue au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, GABRIEL.

(Valentin, assis à gauche, semble réfléchir. Gabriel est assis devant lui, se frotte la tête.)

GABRIEL, allant à Valentin.

Valentin... dis donc, Valentin, est-ce que tu dors ?

VALENTIN.

Non, Gabriel, je réfléchis.

GABRIEL.

Et pendant ce temps-là les autres travaillent. Monsieur fait des réflexions, ça le dispense d'aider ses camarades... Paresseux !

VALENTIN, se levant.

Tu as raison, je m'occupe... mais je vais rattraper le temps perdu.

GABRIEL.

Il est trop tard... c'est fini... la chapelle est prête pour le sermon de l'œuvre des orphelins, que doit prêcher ce matin, devant toute la cour, notre ami, notre père, l'abbé Vincent de Paul.

C'est fini, dis-tu? ce n'est pas possible... chacun de nous avait sa tâche... j'en n'ai pas encore commencé la mienne.

C'est égal... elle est faite... j'en travaillerai pour deux... tu me rendras cela une autre fois.

Une autre fois, Gabriel?... savons-nous si aujourd'hui même nous n'allons pas être séparés pour toujours?

Et c'est cela qui te fait réfléchir, toi?

Sans doute... c'est dans ce saint jour de Pâques que les étrangers viennent chercher ici des apprentis, des serviteurs... Nous sommes arrivés à l'âge où il nous faudra sortir de cette maison pour suivre chacun un maître différent... A qui vas-tu appartenir, Gabriel, et quel doit être mon sort?..

Je n'en sais rien... mais ceux qui nous adopteront auront deux braves enfants qui ne demandent pas mieux que de bien faire... S'ils sont bons et indulgents, nous les aimerons comme nous aimons notre bienfaiteur... Si au contraire nos maîtres sont durs, sévères, exigeants... eh bien... on travaille un peu plus fort... on fait un peu plus que son devoir, et si à l'encore de bons moments à espérer.

Oui, quand on peut s'encourager à souffrir ensemble... mais nous serons peut-être bien loin l'un de l'autre!

Bah! on se retrouve toujours... Enfin, si nous devons tomber entre les mains de maîtres injustes et méchants...

Il faudra mourir à la peine!

Mourir?... du tout... on ne meurt pas, on se sauve... et on me fait soldat.

Oui, voilà qui serait beau... porter une épée... un brillant uniforme!.. tiens, comme les mousquetaires du roi que nous avons vu passer l'autre jour.

Mousquetaire!.. comme tu y vas... ce régiment-là n'est pas fait pour nous... On assure que pour y entrer il faut être de maison noble.

Et nous sommes nous... de la maison des Enfants Trouvés! (Il redonne à rêver. Gabriel va à lui et semble l'embrasser.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE, en costume de paysanne.

CATHERINE, à elle-même, en entrant à gauche. On m'a dit : Traversez la cour, suivez le corridor, et vous y serez... Ce doit être ici.

Vois donc, Valentin... cette bonne femme... elle a l'air de chercher quelqu'un. (Allant à Catherine.) Que demandez-vous?

Le parlor, mon jeune monsieur.

Vous y êtes... Si vous désirez voir un des enfants de la maison, nommez-le moi, je vais le faire appeler.

Mieux que cela... j'irai le chercher moi-même, ce sera plus tôt fait.

Vous êtes bien bons... bien obligeants tous deux; mais ce n'est pas là ce qui m'amène... Je viens attendre ici une personne étrangère, qui doit y venir elle-même ce matin, pour parler à quelqu'un de la campagne.

Où... à vous?

Non, à mon mari, qui est retenu chez nous par un accident... Comme il fallait être arrivé ici le matin du jour de Pâques, j'ai voyagé jour et nuit... aussi je suis rendue de fatigue... Il y a si loin de notre village de Saint-Maurice à Paris!

En ce cas il faut vous reposer.

Et prendre quelque chose qui vous réconforte. Mais j'y pense... aujourd'hui, jour de fête, nous avons chacun notre ration de vin... le réfectoire est là... Attendez, je vais chercher la mienne. (Il sort en courant.)

Mais non... je ne veux pas... Le pauvre enfant... se priver... Rassurez-vous... il ne sera pas plus privé que moi... j'ai ma portion aussi... nous partagerons.

Tenez, la mère... cela vous fera du bien.

A votre bonheur, mes jeunes messieurs, car vous êtes deux bons frères!

Deux frères?... Vous pourriez bien dire que nous sommes deux cents.

Deux cents!

Et tous de la même famille, car nous ne connaissons qu'une seule mère.

Et cette mère vous la nommez?... La Providence.

Celle-là, au moins, ne renie jamais ses enfants... Je dis cela sans reproche pour les autres... car dans le monde, que nous ne connaissons pas, il y a, nous a-t-on dit, des raisons bien poissantes qui forcent les pauvres femmes à se séparer des êtres qui leur doivent le jour.

On vous a dit vrai, et il faut les plaindre telles-là, car c'est un remords de toute la vie... un désespoir éternel... surtout quand, après cette affreuse séparation, on n'espère un moment retrouver l'enfant qu'on n'avait abandonné que pour ne pas le voir mourir de misère sous ses yeux.

Vous dites cela, bonne femme, comme si vous aviez connu quelqu'un à qui un pareil malheur serait arrivé.

Oui, mes enfants... oui... je connais une pauvre mère qui, dans un jour de désespoir et de détresse, laissa à la merci des passants la petite créature qu'elle croyait ne plus pouvoir nourrir... Revenu un instant après pour le reprendre, elle n'eut plus qu'à s'agenouiller devant une place vide!.. Ah! si son enfant existe, qu'il ne la oublie pas, car elle a trop souffert!

On nous apprend ici à prier pour celles qui nous ont abandonnés.

Ici?... mais quelle est donc cette maison?

Eh quoi! vous ignorez comment on l'appelle?

Vous êtes dans l'asile des orphelins.

C'est ici qu'on recueille les enfants abandonnés sur la voie publique.

Il existe, dites-vous, une maison de refuge pour les enfants abandonnés? Et depuis combien de temps cette maison est-elle fondée?

Depuis treize ans, je crois.

Oh! il y a quinze ans que je me suis séparée de mon pauvre enfant. (Muet.) Mais auparavant?..

Avant la fondation de l'asile, il y avait bien quelques personnes charitables qui, çà et là, les prenaient en pitié; mais ils étaient en petit nombre, ceux qu'on ramassait ainsi... tous les autres mouraient faute de secours.

Non, pas tous; il y en avait de plus à plaindre encore; ceux qu'on vendait au port Saint-Landry... Le prix était fait : vingt sous pièce.

On vendait ces malheureux enfants?

A des nourrices malades... ou bien à des mendiants qui les martyrisaient pour exciter le pitié et s'attirer des aumônes... ou encore ils étaient achetés par des médecins nomades à la magie, qui les sacrifiaient dans leurs opérations diaboliques.

Seigneur, pardonnez-moi, j'ai abandonné mon fils!..

VALENTIN.

Vous pleurer, bonne femme... mais ce qu'il vous raconte... c'est de l'histoire passée... Nous sommes heureux maintenant... il n'est plus question de toutes ces horreurs depuis que Vincent de Paul, venu de notre sort, vendit sur nous sa protection... il nous a réunis sous le même toit pour ne plus former qu'une seule famille...

CATHERINE.

Vincent de Paul!

GABRIEL.

C'est notre protecteur.

CATHERINE, à part.

Celui dont les consolantes paroles m'ont sauvée du suicide! (bas.) Je serais bien heureuse de le voir.

VALENTIN.

C'est très facile... dans la chapelle... pendant le sermon.

GABRIEL.

Tous les bancs sont retenus... C'est égal, je tâcherai de vous trouver une petite place.

VALENTIN.

Voilà sœur Agnès avec une étrangère.

GABRIEL, reprenant le gilet que Catherine a posé sur la table.

J'éte bien vite tout cela... Elle ne défend pas de donner, mais elle veut qu'on remette tout en ordre... c'est sa manie, à cette bonne sœur. (Il sort en courant par la droite.)

SCÈNE III.

VALENTIN, CATHERINE, LA SŒUR AGNÈS, MADAME DE SAINT-GÉRAN, puis GABRIEL.

LA SŒUR AGNÈS, entrant par la gauche, introduisant madame de Saint-Gérans.
Entrez, Madame; c'est ici que nous recevons... Madame vient sans doute pour le sermon de l'œuvre?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Oui, ma sœur... Mais auparavant j'ai voudrais parler au directeur de l'hospice.

LA SŒUR AGNÈS.

A l'abbé Vincent de Paul?... Je vais l'en informer. (Une sonnette se fait entendre.) Pardon, quel nom dirai-je à M. l'abbé?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Annoncez-lui, je vous prie, la comtesse de Saint-Gérans. (La sœur Agnès sort par la droite.)

CATHERINE, à part, avec douleur.

Madame de Saint-Gérans... Cette pauvre mère que Jacques a privée de son enfant!

VALENTIN, à Catherine.

Qu'avez-vous donc?

CATHERINE, toujours à part sans l'écouter.

Oh! non... ce n'est pas possible... celle-ci a toute sa raison... au lieu que l'autre!

MADAME DE SAINT-GÉRAN, voyant que Catherine a les yeux baissés sur elle.
Comme cette femme me regarde!

GABRIEL, revenant à Catherine.

Je vous avais promis une place dans la chapelle... Je viens d'en préparer une pour vous dans un petit coin d'où vous pourrez tout voir et tout entendre.

CATHERINE, les regards attachés sur madame de Saint-Gérans.

Merci... vous êtes trop bon.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

C'est singulier... (à Catherine.) Avez-vous donc quelque chose à me dire?

CATHERINE, trébuchée.

Excusez-moi, Madame, le nom que vous avez dit m'a frappé... Il m'a rappelé...

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Quelqu'un que vous connaissiez?

CATHERINE.

Oh! ça ne peut pas être vous... Cette dame de Saint-Gérans était...

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Vieille... n'est-ce pas? La comtesse de Saint-Gérans était veuve, et rêvait encore la grâce de son mari mort depuis longtemps sur l'extinction... Dieu lui avait refusé les joies de la maternité, et dans son délire elle souriait en espoir à l'enfant qui ne devait pas naître... C'est bien de celle-là que vous avez entendu parler; celle-là dont le souvenir excite votre intérêt?

CATHERINE.

Oui... Madame...

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Eh bien! elle vous en remercie... car c'est elle-même qui vous parle.

CATHERINE.

Vous! Ah! Madame... (Elle s'écroule.)

VALENTIN, à Gabriel.

Comme sa voix est douce... Quel son regard est bon!

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Pourquoi vous courber devant moi... On dirait que vous avez un pardon à me demander... Je ne vous connais pas... vous ne m'avez point offensée.

CATHERINE.

Oh! non, pas moi... jamais je n'ai fait de mal à personne.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, après un temps.

Vous êtes morte... n'est-ce pas?

CATHERINE.

Je l'étais, Madame!

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Je m'explique la compassion que je vous inspire... c'est de la sympathie... nous pouvons nous comprendre. (Elle lui tend la main, Catherine la prend avec respect.)

GABRIEL.

Le voici... le voici!

VALENTIN.

Oui, c'est lui, l'abbé Vincent de Paul.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Le sauveur des orphelins!

CATHERINE, à part.

Ah! si Dieu l'eût voulu... il aurait sauvé mon enfant!

SCÈNE IV.

Les mêmes, VINCENT DE PAUL, LA SŒUR AGNÈS.

LA SŒUR AGNÈS, annonçant.

Monsieur l'abbé. (Elle se venge pour laisser passer Vincent de Paul, Valentin et Gabriel s'arrêtent. Madame de Saint-Gérans salue Vincent de Paul qui entre. Catherine s'agenouille devant lui.)

VINCENT DE PAUL, à Catherine.

Que voulez-vous, ma fille?

CATHERINE.

Vous m'avez, vous, bîné au nom de toutes les pauvres mères! (Vincent de Paul la relève avec douceur.) Il m'a dit le geste qu'il veut rester seul avec madame de Saint-Gérans. Catherine et la sœur Agnès sortent par la gauche, suivies de Gabriel et de Valentin.)

SCÈNE V.

VINCENT DE PAUL, MADAME DE SAINT-GÉRAN.

VINCENT DE PAUL.

C'est vous qui m'avez fait l'honneur de me demander, Madame?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Oui, monsieur l'abbé. Si je viens si tardivement vous témoigner ma reconnaissance, c'est que depuis hier seulement je sais que vous avez été mon sauveur.

VINCENT DE PAUL.

J'ai fait si peu, et il y a si longtemps de cela, que je devrais moi-même l'avoir oublié.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Il y a quinze ans, à la suite d'une crise horrible, rendue à la raison, mais non pas à la santé, non pas au bonheur, j'ai voulu quitter la France où j'avais tant souffert. J'y suis revenue malgré ma volonté... en me disant : L'espoir qui m'y ramène ne se réalisera pas... Si l'on a voulu m'abuser autrefois, qui me trompera aujourd'hui? Hier encore je me parlais ainsi, monsieur l'abbé, lorsque je reçus la visite d'une de mes parentes, veuve comme moi... la duchesse de Montebon; elle m'apprit et votre passage autrefois à Saint-Gérans, et le service que vous m'avez rendu... Alors l'espoir m'est revenu, alors je ne suis dit : Si je dois voir clair dans les ténèbres du passé, c'est de là que me viendra la lumière. Rappelez vos souvenirs, monsieur l'abbé... Vous m'avez vue assez longtemps, vous m'avez assez entendue pour juger par vous-même de l'état de ma raison... Voyons, sur votre conscience... étiez-vous donc bien réellement folle... toujours folle?

VINCENT DE PAUL.

Bien! oui, Madame, quand, huit mois après l'éclosion du comte de Saint-Gérans, vous demandiez sa grâce.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, avec force.

Mais quand je parlais de mon enfant?

VINCENT DE PAUL.

On m'a dit que c'était encore du délire.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, de même.

Était-ce donc le délire qui dans ce réveil d'un moment, raplé comme l'éclair, me laissa voir un enfant qu'on semblait vouloir dérober à mes yeux?

VINCENT DE PAUL.

Vous êtes sûre d'avoir vu?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Mon Dieu! je ne suis sûre de rien... c'est peut-être un rêve... je n'accuse personne...

VINCENT DE PAUL.

Mon cœur repousse la pensée du mal... mais, en supposant qu'on eût voulu vous tromper... il aurait fallu mettre bien du monde dans cette confidence... et d'abord votre médecin.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

J'ai pris à ce sujet toutes les informations possibles; celui qui venait ordinairement au château n'y a point paru ce jour-là...

VINCENT DE PAUL.

Attendez donc; je me souviens que quelqu'un, devant moi, s'est offert pour aller chercher un autre docteur.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

C'est le marquis de Varannes, n'est-ce pas, qui a pris ce soin?

VINCENT DE PAUL, cherchant dans ses souvenirs.

Non... pas le marquis de Varannes... C'était, je crois, un autre de vos parents... un chevalier de Malte.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Le chevalier de Courcelles?

SCÈNE VI.

Les aides, COURCELLES.

COURCELLES, entrant par la gauche.

Qui m'a nommé? On me fait l'honneur de parler de moi... Ah! madame la comtesse de Saint-Gérain... Ma cousine, acceptez mes respectueux hommages... Je vous salue, monsieur l'abbé.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, à Vincent de Paul.
Le voici, le chevalier de Courcelles... Dites, mon père, êtes-vous certain que ce soit lui?

COURCELLES, étonné.

Père?

VINCENT DE PAUL.

Oui, Madame... j'en réponds... c'est bien monsieur le chevalier.

COURCELLES, de même.

Ah! il paraît que c'est moi... je ne le nie pas... Mais, pour en convenir, il faudrait savoir de quoi il s'agit.

VINCENT DE PAUL.

Je rappelais à madame la comtesse votre empressément à aller chercher pour elle un médecin, le jour où nous nous rendrions à Saint-Gérain.

COURCELLES.

Empressément bien naturel...

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Après quinze ans, monsieur le chevalier, peut-être ne vous rappelez-vous pas où vous avez trouvé ce médecin que vous conduisiez au château? Vous avez oublié son nom?

COURCELLES.

Cerka, je ne le saurais plus, s'il n'avait pris soin de me le rappeler lui-même.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Vous l'avez revu?

COURCELLES.

Il y a trois jours, au Palais-Cardinal.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

On m'avait assuré pourtant qu'il habitait l'Espagne.

COURCELLES.

Il y a fait fortune, et c'est en France qu'il revient la dépenser. On s'enrichit partout, mais on ne se ruine bien qu'à Paris. Il m'a même parlé de vous, ma belle cousine.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Et vous pourriez retrouver ce docteur?

COURCELLES.

Sans doute... Il est descendu chez un ami, rue Saint-Louis dans l'île.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Je veux le voir ce soir même... chez moi.

COURCELLES.

Le docteur Bertrand est à mes ordres. Il sera tout aux vôtres.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Ah! vous êtes le bienvenu, mon cousin!

COURCELLES.

J'étais entré pour annoncer à l'abbé Vincent de Paul que la duchesse de Montbazan et d'autres dames de l'œuvre que j'ai accompagnées ici, l'attendent à l'abbaye.

VINCENT DE PAUL.

Elles viennent y verser les dons recueillis par elles pour nos chers enfants.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Monsieur l'abbé, je veux inscrire mon nom sur la liste des

protectrices de vos pauvres orphelins. (A Courcelles.) N'oubliez pas d'envoyer chez le docteur Bertrand.

COURCELLES.

Pour plus de sûreté, j'ai moi-même. (A Vincent de Paul.) Je manquerai peut-être l'office... Mais j'ai une dispense... je suis homme de précaution... on ne sait pas ce qui peut arriver.

VINCENT DE PAUL.

Vous êtes surtout plein d'obligance... c'est le meilleur moyen pour être sauvé... Chaque service rendu compte pour une prière... Venez, Madame. (Il sort par la gauche, au fond, avec madame de Saint-Gérain.)

SCÈNE VII.

COURCELLES, puis VARANNES.

COURCELLES.

Que diable ma cousine peut-elle vouloir au docteur Bertrand? N'importe, ça l'oblige, et cela doit me compter dans le cul. Ne perdons pas cette occasion de gagner une indulgence... j'en ai besoin. (Au moment où il va sortir, Varannes entre par la gauche.)

VARANNES.

Le chevalier de Courcelles à l'hospice des orphelins... dans une sainte maison!

COURCELLES.

Cela l'étonne?... Tu dois encore être plus surpris de l'y voir; car c'est au lanquemont, d'ordinaire, que nous nous rencontrons.

VARANNES.

T'y venais-tu en soir?

COURCELLES.

Non; je ne joue plus.

VARANNES.

Avant!

COURCELLES.

Appelle-moi prodige... tu serais mieux dans la vérité... Je suis riche, (d'argent) totalement ruiné... réduit à la besace... guens comme le grand Courcelle!

VARANNES.

Ce n'est pas possible... Et ta part d'héritage...

COURCELLES.

Bélas! mon pauvre ami, elle ne te profitera pas... J'ai tout dissipé... il est vrai que j'y ai mis beaucoup de bonne volonté et toi aussi.

VARANNES.

Moi!...

COURCELLES.

Les cartes te sont si favorables... et tu avais la rage de me provoquer... Je ne t'en veux pas, au contraire... j'ai même un peu de pitié pour toi... et la preuve c'est que j'accepte maintenant ce que je t'ai toujours refusé...

VARANNES.

Quoi donc?

COURCELLES.

Mon couvert à la table... J'avais de la fortune, je ne me souciais pas de me rendre aux invitations... c'était une manie d'homme riche... mais à présent que je n'ai plus rien, tu peux m'inviter... J'ai dîné chez toi tant que tu voudras. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

VARANNES, seul.

Ce misérable Jacques n'a pas été accompli son œuvre jusqu'au bout... Le fils de la comtesse de Saint-Gérain existe... il est dans cette maison peut-être... je n'y ai pas dû songer tant que la comtesse était hors de France; mais elle est de retour... tout à fait rendue à la raison, et pleine de doute sur le passé... Il me faut cet enfant. (Il se dispose à sortir.)

SCÈNE IX.

VARANNES, CATHERINE.

CATHERINE, qui est entrée sur les derniers mots de Varannes, et qui s'est mise à le considérer, s'arrête.

Pardieu... mon beau seigneur, je voudrais savoir si c'est vous qui attendez Jacques?... Jacques...

VARANNES.

Fournier?... Eh bien! après?... c'est-il?

CATHERINE.

Chez nous, au village de Saint-Maurice...

VARANNES.

Il ne viendra pas?

CATHERINE.

Il ne faut pas lui en vouloir... c'est ma faute... mais je suis une femme, et je viens à sa place.

VARANNES.

Pourquoi Jacques ne m'a-t-il pas obéi...

CATHERINE.
Parce que c'est moi qui ai reçu vos ordres en son absence...
Quand il est revenu, je ne lui en ai rien dit, j'ai eu peur!

VARANNES.
Peur?... et pour qui avez-vous eu peur?

CATHERINE.
Pour lui!

VARANNES.
Vraiment?..

CATHERINE.
Ecrivez, monsieur le marquis, la liberté que je prends de vous parler de la sorte... mais si vous avez besoin de Jacques pour faire quelque chose qui ne soit pas bien, ne comptez plus sur lui...

VARANNES.
Madame Jacques Fournier oublie qu'il dépend de moi de livrer son man à la justice pour un vol de quinze cents livres... Je l'ai fait constater à Saint-Géran le jour même du départ de M. Jacques l'honnête homme... le jugement est rendu... il n'y a plus qu'à exécuter la sentence. Ceci convenu, comme je puis aussi bien me servir de vous que de lui, vous allez faire ce que je vais vous dire.

CATHERINE.
Moi?..

VARANNES.
Ne vous récriez pas ainsi... c'est la chose du monde la plus simple... Il ne s'agit que d'adopter un des orphelins de cette maison, si toutefois l'enfant que je cherche a trouvé un asile ici. Dans ce cas, je le réclame, vous l'adopterez, ce que je ne puis faire, moi, sans éveiller au moins la curiosité. Vous emmèneriez cet enfant chez vous, sous prétexte d'en faire un ouvrier de votre petite ferme... On vous l'accordera...

CATHERINE.
Adopter un de ces enfants? mais je ne sais...

VARANNES.
Lequel?... je vous le désignerai.

CATHERINE.
Ce n'est pas là ce que je voulais dire, monsieur le marquis... Mais qu'en arrivera-t-il?

VARANNES.
Un léger embarras pour vous... embarras qui ne durera pas longtemps... et la certitude que je laisserai dormir la sentence de Jacques.

CATHERINE.
Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

VARANNES.
Voici justement une sœur d'orphelin.

SCÈNE X.

LES SŒURS, LA SŒUR AGNÈS, suivie de GABRIEL et de VALENTIN, par la droite.

LA SŒUR AGNÈS, aux deux orphelins, qui portent une corbille couverte d'un linge blanc.

Venez, mes enfants... il y a trop de monde de ce côté... par l'entrée du corridor nous circulerons mieux dans la chapelle.

VARANNES.
Un mot, ma sœur.

LA SŒUR AGNÈS.
Que demande votre seigneurie?... (Aux orphelins.) Attendez. (Valentin et Gabriel restent au fond.)

VARANNES.
Ce n'est pas moi... c'est cette brave femme qui désire avoir des renseignements sur l'un de vos jeunes pensionnaires.

LA SŒUR AGNÈS.
Parler... lequel?... je vous les connais tous... c'est moi qui tiens le registre des entrées.

CATHERINE.
Ma sœur...

VARANNES.
Vous n'avez dit, je crois, qu'il s'agissait d'un enfant trouvé le 13 février 1622.

CATHERINE.
Le 13 février!

VARANNES.
Oui, c'est bien cela, n'est-ce pas, bonne femme?

LA SŒUR AGNÈS.
Oh!... oui... je me rappelle, la maison d'asile n'était pas fondée encore... mais déjà l'abbé Vincent de Paul avait commencé son œuvre... et ce fut le 13 février 1622... oui, c'est ce jour-là... qu'il nous confia à nous pauvres filles du Seigneur, deux enfants qu'il avait trouvés.

CATHERINE.
Deux!

VARANNES.
Mais celui dont me parlait cette femme avait été abandonné le soir, au coin du pont Notre-Dame... N'est-ce pas là ce que vous me disiez?...

CATHERINE.
Oui, monsieur le marquis.

LA SŒUR AGNÈS.
Tous deux ont été trouvés le même jour, à la même heure, à la même place.

CATHERINE.
Tous deux!

LA SŒUR AGNÈS.
Et les voici.

GABRIEL.
C'est de nous qu'on parle.

VALENTIN.
J'entends bien.

CATHERINE.
Ah! l'un des deux est mon enfant!

LA SŒUR AGNÈS.
Pardonnez-moi, mais le service de la chapelle nous réclame; tout à l'heure je reviendrai.

GABRIEL.
Voilà donc comme elle nous regarde.

LA SŒUR AGNÈS.
Mais venez donc. (Elle sort avec Valentin et Gabriel, par la porte de gauche au fond.)

SCÈNE XI.

VARANNES, CATHERINE.

CATHERINE.
Lequel? mon Dieu! lequel?

VARANNES.
Dans le doute... vous réclamez ces deux enfants.

CATHERINE.
Qu'en voulez-vous faire, monsieur le marquis?

VARANNES.
Que vous importe? il faut les emmener avec vous... dans quelques jours je passerai à Saint-Maurice, et vous me les livrerez tous les deux.

CATHERINE.
Vous les livrez!

VARANNES.
Que craignez-vous?... on ne vous en demandera pas compte.

CATHERINE.
Mais pourquoi donc voulez-vous les tenir en votre pouvoir?

VARANNES.
Il me les faut... parce que l'un des deux est l'héritier du comte de Saint-Géran.

CATHERINE.
Eh bien, vous ne les aurez pas, Monsieur... parce que l'autre est mon fils!

VARANNES.
Votre fils! L'un des deux orphelins est votre fils! et vous n'avez aucun moyen de le reconnaître?

CATHERINE.
Aucun.

VARANNES.
Cherchez bien dans votre mémoire... A ce prix je fais gracier votre mari... j'assure l'avenir de votre enfant.

CATHERINE.
Mon Dieu, monsieur le marquis, vous devez bien voir que je vous dis la vérité... Je ne sais pas, moi, je ne sais pas quel est celui de ces deux innocents que j'ai abandonné!

VARANNES.
Alors il faut bien vous résoudre à l'adoption que je vous commande. Vous savez comment je peux me venger de votre refus.

CATHERINE.
Oh! c'est affreux! vous placez une pauvre mère entre la vie de son fils ou celle de son mari. Je le demande à votre conscience... est-ce que je peux choisir?..

VARANNES.
C'est juste... l'empêcherai un autre moyen.

CATHERINE.
Mais, Monsieur... (On entend sonner les cloches.)

VARANNES.
Silence! (A part.) Madame de Montbazon est là... ce que cette femme refuse de faire, la duchesse le fera. (En ce moment, les rideaux du fond s'ouvrent et l'on voit une partie de la chapelle pleine d'adorateurs. Vincent de Paul domine l'assemblée.)

SCÈNE XII.

LES MÈRES, VINCENT DE PAUL, MESDAMES DESAINT-GÉRAN et DE MONTBAZON, LES DARS DE L'ŒUVRE, LES SŒURS DE CHARITÉ, GABRIEL, VALENTIN et LES AUTRES ORPHELINS.

VINCENT DE PAUL, se levant de parer.

Et maintenant, jeunes orphelins, pour qui va s'ouvrir le monde... aller, sous la garde de Dieu, où la charité publique vous enverra... mais, séparés ou réunis, aimez-vous les uns les autres, et n'oubliez jamais que tous les malheureux sont vos frères. (Vincent de Paul descend au salon, suivi de tous l'assistance. — Les personnes sont ainsi placées : Catherine et madame de Saint-Gérans à gauche; Vincent de Paul, sa mère; Valentin et madame de Montbazon, à l'avant-scène, à droite. Les orphelins, placés sur un seul rang, garnissant la droite et une partie du fond de l'œuvre. Gabriel et Valentin sont les derniers, à l'extrémité de la ligne, à gauche. — Les dames protectrices sont à gauche, derrière madame de Saint-Gérans; les sœurs, dans la chapelle Saint-Esprit, à droite, derrière les enfants.)

VARANNES, s'approchant de madame de Montbazon.

Il faut que je vous parle. (Il se parle lui-même.)

CATHERINE, à part.

Que dit-il à cette femme?

MADAME DE SAINT-GÉRAN, à Vincent de Paul.

Quelle noble tâche vous vous êtes donnée!

VINCENT DE PAUL.

Ne m'en glorifiez pas; elle est si douce à remplir!

VARANNES, bas, à madame de Montbazon.

Vous savez ce que je vous ai dit?

MADAME DE MONTBAZON, à voix basse.

Je le ferai. (Bas.) Monsieur l'abbé, à nous, riches et heureux du monde, vous nous avez fait un devoir de l'adoption.

VINCENT DE PAUL.

Je voudrais vous en faire un bonheur.

MADAME DE MONTBAZON.

J'obtiens à vos charités précieuses, et je vous demande la permission de faire un choix parmi les orphelins.

VINCENT DE PAUL.

C'est votre droit de protectrice, madame de Montbazon.

CATHERINE, à part.

Madame de Montbazon?... Sa complice!...

VARANNES, bas.

Vous savez lesquels?

MADAME DE MONTBAZON, de même.

Où.

CATHERINE, à part.

Ah! je comprends... adoptes par elle... ils seraient perdus! MADAME DE MONTBAZON, qui, en passant en revue les orphelins, est arrivée jusqu'à Gabriel et à Valentin, s'arrête devant eux et, placée au fond et presque au milieu du théâtre; à Valentin et à Gabriel.

Approchez, mes amis.

VALENTIN ET GABRIEL, descendant au salon.

NOUS?..

CATHERINE, se plaignant vivement entre eux et madame de Montbazon.

Excusez, ma belle dame... mais je les avais réclamés la première à la bonne heure que vous!... Le seigneur qui est près de vous peut vous le dire; c'est lui qui a parlé pour moi.

VARANNES.

C'est vrai. (A part.) Elle se ravise. (A madame de Montbazon.) Laissez-la faire; cela va mieux ainsi.

GABRIEL, bas, à Valentin.

Je ne sais pas... mais il me semble que nous serons plus heureux avec elle.

VINCENT DE PAUL.

Comment! pauvre femme... vous vous chargez de ces deux enfants?

CATHERINE.

Où, toujours l'abbé, de tous les deux... A la ville, ça serait un peu lourd, peut-être... mais à la campagne, il y a de l'ouvrage et du pain pour tout le monde; ils ne manqueront de rien, je vous en réponds.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

L'abbé Vincent de Paul a raison... un seul doit vous suffire... Laissez-moi être de moitié dans votre bonne action.

CATHERINE.

Vous, madame la comtesse? (Avec attendrissement.) Je ne vous puis refuser ça (A part.) Elle a aussi un cœur de mère, celle-là.

MADAME DE MONTBAZON, bas, à Valentin.

Cet enfant... près d'elle! — Oh! Dieu lui-même conduirait tout cela.

VARANNES, à lui-même.

Silence! un mot, un regard, pourraient éveiller ses soupçons.

(Bruit, à madame de Montbazon.) Laissez à notre chère parente la pieuse tâche qu'elle veut bien s'imposer.

VINCENT DE PAUL, après avoir remercié madame de Saint-Gérans, s'approche des deux orphelins et les prend par la main.

Allons, c'est à vous de choisir, mes enfants.

GABRIEL, qui a regardé Catherine et madame de Saint-Gérans.

Moi... je suis plus fort... j'ai meilleure santé que Valentin.

(A Catherine.) Emmenez-moi, vous n'en aurez pas de regret.

VALENTIN, avec joie et tendresse, une pitié du madame de Saint-Gérans.

Soyez ma mère, Madame! (Madame de Saint-Gérans se retire et l'embrasse.)

Catherine embrasse tout Gabriel. Valentin parle bas à madame de Montbazon; Gabriel et Valentin viennent ensuite se mettre à genoux près de Vincent de Paul, qui les relève et les presse contre son cœur. A ce moment un instant plusieurs coups de feu se font entendre. — Mouvement général.)

SCÈNE XIII.

LES MÈRES, LA SŒUR AGNÈS, et PLUSIEURS ARCHERS.

LA SŒUR AGNÈS.

Ah! monsieur l'abbé!

VINCENT DE PAUL.

Que se passe-t-il donc?

LA SŒUR AGNÈS.

Un malheureux, poursuivi par les archers, vient d'être atteint d'un coup de feu au moment où il touchait le seuil de notre porte.

VINCENT DE PAUL.

Un meurtre dans la maison du Seigneur?

GABRIEL, blessé et se soutenant à peine, entre précipitamment.

Sauvez-moi! sauvez-moi! (Il tombe épuisé aux pieds de Vincent de Paul.)

VINCENT DE PAUL, VARANNES, MADAME DE MONTBAZON.

Gautier!

LE CHEF DES ARCHERS, entrant l'épée à la main.

Cet homme vient de s'évader de la Bastille; c'est un prisonnier d'Etat... Il allait nous échapper... nous avons dû tirer sur lui.

GABRIEL.

Mieux valait la mort que cette horrible cachette... Ou suis-je?... (Apparence Varannes.) Le marquis de Varannes!

VARANNES, bas, à madame de Montbazon.

Tout est perdu s'il parle!

VINCENT DE PAUL, se penchant vers lui.

Mais il faut accourir cet infortuné.

GABRIEL, se relevant.

Vincent de Paul!... Oh! trop tard!... Je vous ai reçu trop tard... Ah!... (Il retombe.)

VINCENT DE PAUL, se relevant.

Mort!

TOUS.

Mort!

LE CHEF DES ARCHERS.

Vivrai ou mourrai, il nous faut cet homme.

VINCENT DE PAUL.

Si ce malheureux fut coupable, la justice de ce monde n'a plus de droits sur lui. Il s'appartient plus qu'à la justice de Dieu.

L'OFFICIER.

Laissez-le-nous, au nom du roi!

VINCENT DE PAUL, avec autorité.

Au nom du Christ! retirez-vous! (L'officier s'incline avec respect, fait signe à ses archers de sortir, et se retire après avoir encore une fois salué Vincent de Paul.)

VINCENT DE PAUL.

Femmes, emmenez ces enfants; ne leur laissez pas plus longtemps sous les yeux cet horrible spectacle.

VARANNES, bas, à madame de Montbazon, et l'embrassant.

Nous n'avons plus qu'un complice à présent; Jacques... et ceus-là sont à nous. (Tout le monde se retire avec respect. Valentin et madame de Saint-Gérans. Gabriel est emporté par Catherine. Les rideaux de fond se ferment. — Le théâtre n'est plus éclairé que par une lampe suspendue au plafond.)

SCÈNE XIV.

VINCENT DE PAUL, GAUTIER.

VINCENT DE PAUL, s'agenouillant près de Gautier.

Mon Dieu!... cet homme, qui fut mon frère, a déserté vos autels... Cet homme a fait le mal peut-être... mais il a souffert... Seigneur, pardonnez-lui.

GABRIEL, s'éprouvant.

Ah!

VINCENT DE PAUL, modernisant Gautier et l'embrassant.

Je ne me trompe pas, il respire... Oui, sa poitrine se relève, ses yeux se rouvrent... Ah! du secours! du secours!

GABRIEL, le relevant.

N'appelez pas... Non, je le sens... ce n'est pas le retour à la vie... c'est une dernière lueur qui va s'éteindre. Un instant, mon Dieu ! un instant encore !... que je ne meure pas sans l'absolution d'un prêtre.

VINCENT DE PAUL, le relevant et l'emmenant près de la chaise à gauche.
Cet instant que vous demandez... Dieu ne le refusera pas à votre repentir et à ma prière.

GABRIEL.

Écoutez-moi donc, mon père... pour que il doit m'être fait justice là-haut, il doit fait justice ici-bas, (il tombe à genoux devant Vincent de Paul.)

VINCENT DE PAUL, s'agenouillant.

Je vous écoute, mon fils.

Acte troisième. — Cinquième tableau.

C'est là CONTRE LE SAINT-GÉRAL.

L'intérieur d'un pavillon de forme circulaire ouvert au fond et laissant voir un parc; ce pavillon se relie aux appartements par une porte à gauche et une autre porte à droite. Au premier plan, à gauche, un petit guéridon; près du guéridon un fauteuil. Au deuxième plan, à gauche, une porte. Au troisième plan, des fauteuils. — Même disposition à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, JÉRÔME, VALENTIN, GABRIEL, puis MADAME DE SAINT-GÉRAL. Au lever du rideau, Gabriel est assis, et Valentin est debout près de lui; ils regardent les gravures que ramène au gros livre que tient Valentin. Catherine est assise et contemple les enfants.

CATHERINE.

J'ai bien les regards sous ces et toujours interroger mon cœur, ils sont si bons l'un et l'autre, que je me sens la même amie pour tous les deux... Et pourtant il y en a un qui est mon fils... Quand donc aurai-je lequel ? (à Jérôme qui entre par la gauche et se dirige vers le fond.) Monsieur Jérôme, le messager n'a pas apporté de lettre pour moi ?

JÉRÔME.

Non, dame Catherine.

CATHERINE, à elle-même.

Jacques, à qui j'ai tout écrit, tarde bien à me répondre... Ne peut-il donc me donner aucun indice qui m'aide à reconnaître notre enfant ?

MADAME.

Ça l'occupe bien, cette lettre... Depuis hier voilà plus de dix fois qu'elle me la demande.

VALENTIN, déguisant le front à Gabriel.

Voici la comtesse, Gabriel.

GABRIEL, à lui-même.

De courage... Nous parlerons ensemble... comme à l'inspire quand nous voulions obtenir quelque chose... Ça nous a toujours réussi. (La comtesse paraît au fond; Valentin et Gabriel s'éloignent devant elle. La comtesse leur donne affectueusement sa main à baiser. Catherine la salue. Jérôme, qui était en retraite, s'avance.)

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Jérôme... vous êtes bien sûr que hier, pendant mon absence, monsieur de Courcelles n'a point envoyé ici, qu'il n'y est pas venu ?

JÉRÔME.

J'ai eu l'honneur de répondre ce matin à Madame qu'on n'avait pas entendu parler de monsieur le chevalier à l'hôtel.

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

C'est vrai... je vous ai interrogé moi-même, vous... comme les autres... (à elle-même.) Huit jours d'attente... De Courcelles n'aura oublié, ou peut-être a-t-il pu retrouver ce document... Oh ! il faut que je sache... (à Jérôme.) Dites à mes porteurs de chaise de se tenir prêts... Dans un instant je sortirai. (Ils se retirent à droite.)

JÉRÔME.

Il suffit, madame la comtesse. (à part.) Où va-t-elle ?

CATHERINE, à Jérôme, qui s'éloigne.

Si cette lettre arrive, en me la donnera tout de suite, n'est-ce pas ?

JÉRÔME.

Je vous l'apporterai moi-même. (à part.) Dites que je saurai ce qu'il y a de dédant. (il sort.)

GABRIEL, bon à Valentin.

Elle va sortir... c'est le moment de parler.

VALENTIN, de même.

Non... à son retour... Ça ne presse pas.

GABRIEL, de même.

C'est à dire que tu as peur... Potron, va !

MADAME DE SAINT-GÉRAL, à Catherine.

C'est toujours la réponse de votre mari que vous attendez ? Vous lui demandez, je crois, à rester encore quelques jours à Paris ?

CATHERINE.

Non, Madame... C'est un renseignement que je lui demande. Aussitôt que je l'aurai reçu, je retournerai à Saint-Maurice... Avec le voyage, ça me fait déjà douze jours d'absence.

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Votre séjour chez moi était nécessaire... Vous avez été la première à m'en faire comprendre qu'il serait cruel de séparer brusquement nos enfants d'adoption.

GABRIEL, s'approchant.

Sans doute... c'était impossible...

CATHERINE, à part.

C'est moi qui ne puis pas me résoudre à quitter l'un ou l'autre... j'ai peur de laisser ici mon fils.

MADAME DE SAINT-GÉRAL, regardant les enfants.

Eh bien ! je crains à mon tour que de temps en temps il ne suffise pour se familiariser avec l'idée de ne plus se voir tous les jours.

VALENTIN, vivement.

Oh ! non, Madame !... Non, ça ne suffit pas.

GABRIEL.

Et c'est à ce sujet-là que nous voudrions vous parler...

CATHERINE, à part.

Que va-t-il dire ?

MADAME DE SAINT-GÉRAL, aux enfants.

Expliquez-vous, mes amis !

VALENTIN, timidement à Gabriel.

Commencez, toi... Je finirai...

GABRIEL.

C'est toujours comme ça... il me laisse le plus difficile à faire ! n'importe ! On ne doit pas craindre de vous parler, à vous qui êtes si bonne... à vous qui êtes si bien compris tout de suite ce que la pensée d'une séparation a de douloureux pour deux amis, deux frères... car nous sommes frères par le malheur... mais nous nous sommes dit : Puisque madame la comtesse n'a qu'à le vouloir pour que nous restions ensemble, nous ne devons pas nous séparer...

MADAME DE SAINT-GÉRAL, aux enfants.

C'est à dire que vous voudriez demeurer chez moi tous les deux... Oh ! de grand cœur, mes enfants !

CATHERINE, à part.

Oh ! non pas !

GABRIEL, qui a regardé Catherine.

C'est que... dame Catherine ne peut pas s'en retourner seule à Saint-Maurice...

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Non... mais elle peut s'établir ici avec son mari...

CATHERINE, avec douleur.

Ce serait bien du bonheur pour moi, Madame, mais le séjour de Paris ne convient pas à Jacques, il ne pourrait pas y vivre...

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Alors, c'est peu facile à concilier...

GABRIEL.

Mais si, Madame... Pour que nous soyons toujours ensemble, il suffit que vous permettiez à Valentin de venir à la ferme avec moi... C'est une idée qui nous est venue ce matin à tous les deux en même temps...

CATHERINE.

Ah ! ça se pourrait encore !

MADAME DE SAINT-GÉRAL, regardant Valentin avec tendresse.

Oh ! non... je n'y consens pas... Si l'un de vos enfants est à vous, l'autre m'appartient, Catherine...

VALENTIN.

Oh ! pour toujours... Madame !

CATHERINE, vivement.

Mais entre bonnes mains, il y a moyen de s'entendre... A chacune de nous sa part... vous qui êtes riche et puissante, protégez-les, assurez leur avenir moi, pour qu'ils soient heureux, je les garderai tous deux, ensemble, et je les garderai bien, je vous en réponds !

GABRIEL.

Ainsi, vous serez les mêmes droits sur nos cœurs... nous serons unis dans notre reconnaissance pour vous, comme nous le sommes par notre amitié d'enfance !

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Il y a quatre jours, j'aurais consenti volontiers à ce que vous me demandiez... Aujourd'hui, cela me serait trop pénible !

VALENTIN, avec larmes.

Ea vérité, Madame ?

MADAME DE SAINT-GÉRAL.

Oui... mon enfant... je n'ose dire que ce soit pour toi-même,

non! c'est pour moi... il y a une raison... que dis-je? une erreur de mon imagination peut-être, qui m'alarme à tort... Cette raison, je la sais, car si j'en parlais, on dirait encore que je suis folle... Cependant, je ne veux pas que sa protection le pise comme un esclavage... Plus tard, je le permettrai d'aller voir Gabriel à Saint-Nauph... mais à présent, ne me dérange pas à partir... je t'en prie, ne me le demande pas!

VALENTIN.

Vous me priez?... Ah! Madame, pardonnez-moi plutôt! J'étais un ingrat... mais pour mon chagrin, je veux tout vous dire... Ne supposant pas que vous puissiez tenir à moi, que vous continuiez à penser, j'étais le projet de tromper votre surveillance, et d'aller rejoindre en secret Gabriel, si vous me refusiez la permission de partir avec lui... mais cette permission, je n'en veux plus! elle pourrait vous coûter au regret! Je croyais m'être qu'un étranger, et vous m'avez déjà... je n'ai plus le droit de vous déranger... (Que Gabriel reste avec sa mère, je reste avec la mienne!...)

MADAME DE SAINT-GERAN, l'embrassant.

Cher Valentin!

CATHERINE, à part.

Moi Dieu! est-ce vous qui l'inspirez?

GABRIEL, étonné.

Allons, je vois que nos complots étaient une mauvaise pensée... Je me consolerais de ne pas caresser Valentin, si au moins madame la comtesse voulait me permettre d'emporter d'ici quelque chose que j'ai vu et qui me ferait bien plaisir.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Quoi donc?

GABRIEL.

Presque rien... un tout petit tableau... pas plus grand que ça. (Il montre la suite de sa suite.) Vous en avez de si beaux dans votre galerie! celui-là peut y manquer; ça ne paraîtra pas.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Un tableau?

CATHERINE.

Et qu'est-ce qu'il représente?

GABRIEL.

Un jeune homme... de notre âge à peu près... mais très-bien mis, par exemple... il a un beau pourpoint de satin avec un petit manteau de vicours brodé en or.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Mais ce que tu me demandes... c'est le portrait du comte de Saint-Géran, quand il était page de la reine.

GABRIEL.

Ah! vous ne me le donneriez pas... c'est dommage.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Je te devine, Gabriel, tu désirerais avoir ce portrait parce que tu trouves qu'il ressemble à Valentin, n'est-ce pas?

GABRIEL.

Juste!

CATHERINE.

A Valentin?

MADAME DE SAINT-GERAN.

Où?... à lui... Singulier hasard! (à demi-voix.) Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens tant à le garder près de moi? (Rue occupée Valentin avec amour.)

CATHERINE, à part.

Est-ce bien l'effet du hasard?

JÉRÔME, entrant.

Les porteurs de chasse sont aux ordres de madame la comtesse...

MADAME DE SAINT-GERAN, s'arrêtant à sa contemplation.

C'est bien... je n'y pensais plus. (Reposant Valentin et comme méditant d'elle-même.) Cet enfant-là me faisait oublier moi espérance... mon rêve!

JÉRÔME.

J'ai aussi à annoncer à Madame quelque chose qu'elle attendait... Monsieur le chevalier de Courcelles.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Lui?... Il fallait me dire cela d'abord... Qu'il vienne... Je ne m'en plains... (à Catherine et ses enfants.) Laissez-moi, mes amis.

GABRIEL, à Catherine.

Viens, dame Catherine... je veux que vous voyiez le portrait. (Il sort avec les enfants versés par le lord à droite.) Laissez-moi, mes amis.

SCÈNE II.

MADAME DE SAINT-GERAN, JÉRÔME, COURCELLES.

JÉRÔME.

Monsieur le chevalier de Courcelles.

COURCELLES, saluant.

Madame la comtesse...

MADAME DE SAINT-GERAN, à part.

Il est seul!

COURCELLES, demandant à Jérôme sa cravate et son chapeau.

Il me semble que je te connais... N'étais-tu pas au service du marquis de Varannes?

JÉRÔME.

En effet, Monsieur. (à part.) J'y suis bien encore. (Il porte dans un coin la cravate et le chapeau. — Il sort.)

MADAME DE SAINT-GERAN.

Comme vous vous êtes fait attendre, chevalier!

COURCELLES.

Ce docteur Bertaud était si loin! je vous le ramène du fond de la Picardie... Il était là... en famille... fort peu disposé à se déranger... Mais vous paraissiez si désolée, si impatiente du voir, que, s'il eût refusé plus longtemps de me suivre à Paris, j'aurais, je crois, demandé main-forte aux frères du roi.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Et durant la route, que vous a-t-il dit?

COURCELLES.

Rien qui vous concernât... Comme j'ignore le motif qui vous le fait appeler, il m'eût été difficile de l'interroger sur ce point.

MADAME DE SAINT-GERAN.

C'est vrai... mais il s'est bien souvenu de moi, n'est-ce pas?

COURCELLES.

Parfaitement... et même à votre nom, j'ai cru remarquer sur son visage, assez impassible d'ordinaire, une soudaine émotion dont j'ai vainement tenté de savoir la cause... vous la comprenez peut-être mieux que moi?

MADAME DE SAINT-GERAN.

Il s'est ému, dites-vous? (à elle-même.) Oh! moi Dieu! s'il était vrai! (Murmure) Mais pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ici?

COURCELLES.

Je le précède de quelques instants... c'est fort heureux... cela vous donnera le temps de congédier les personnes que j'ai rencontrées en chemin, et que je me suis chargé de vous annoncer, attendu que mon cheval va d'un meilleur pas que leur litier.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Des importuns... en ce moment... je ne veux pas les recevoir.

COURCELLES.

Il ne s'agit que d'une visite de noces... car ce sont deux nouveaux mariés que je vous annonce... notre cher cousin le marquis de Varannes, et la délicieuse duchesse de Montbazou... sa femme depuis trois jours.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Oh! ce sont eux?... c'est différent... je les recevrai... je veux même les retenir... profiter du hasard de leur présence ici pour déceler mes doutes... Mais pas un mot du docteur avant son arrivée... entendez-vous, chevalier? pas un mot!

COURCELLES.

Je ne dirai que ce qu'il vous plaira.

JÉRÔME, entrant.

Monsieur le marquis et madame la marquise de Varannes.

SCÈNE III.

MADAME DE SAINT-GERAN, COURCELLES, VARANNES, LA MARQUISE.

VARANNES.

Ma cousine... agrérez mes hommages.

LA MARQUISE.

Je voulais vous garder rancune, Mathilde; mais j'aime mieux venir vous remercier.

MADAME DE SAINT-GERAN.

Et de quoi la marquise de Varannes peut-elle m'en vouloir?

VARANNES.

De votre absence à notre fête de famille.

LA MARQUISE.

Votre nom était le premier sur ma liste d'invités... et l'on ne vous a pas vu.

VARANNES.

Nous avons pensé que vous étiez retenue ici par vos nouveaux soins maternels.

COURCELLES, essouffé.

Hein?

LA MARQUISE.

Depuis quelques jours, ma cousine a adopté un des protégés de l'abbé Vincent de Paul.

VARANNES.

On pourrait même dire qu'elle en a adopté deux... car ces qu'on appelle les inopérables à l'hôpital sont encore ses fils et sa fille, je crois?

MADAME DE SAINT-GERAN.

Il est vrai... mais pas pour longtemps.

le docteur Bertaud n'arrive pas. (Il remonte vers le fond.)
 VARANNES, à part.

Je saurai par Jérôme le jour du départ. Joaque-là j'ai dû me pas perdre m'occuper de ces enfants, mais on ne les perd pas de vue.

LA MARQUISE.
 Cela ne vous justifie pas, Mathilde... vous devez accepter notre invitation.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 Vous le savez, Julie, je ne fais pas dans le monde... depuis quinze ans j'ai renoncé à ses plaisirs... Mais racontez-moi votre fête, ou paraît comme si j'y avais assisté. (Elle s'essuie et s'essuie à voix basse jusqu'à la fin de la scène. Elle se place sur les fauteuils à droite.)

VARANNES, à de Courcelles, qui est à l'écart, à gauche.
 Parbleu, j'y pense... j'ai aussi à te faire une querelle, chévalier.

COURCELLES.
 A moi ?

VARANNES.
 Tu t'es également dispensé d'assister à notre mariage... cependant tu n'as pas les mêmes raisons de retraite... tu n'es pas veuf, toi.

COURCELLES, à fond voix.
 Au contraire... je le suis très nouveau.

VARANNES.
 Mieux sujet... tu pourrais bien remettre ton voyage jusqu'après la noce.

COURCELLES, surpris.
 Ou t'a-t-il que j'avais voyagé ?

VARANNES.
 Oui... je tiens à avoir souvent de tes nouvelles.

COURCELLES, à fond voix.
 Merci... En effet, j'étais parti... pour affaires de famille.

VARANNES.
 C'est vrai... pour la succession de ton oncle le commandeur ?

COURCELLES, à fond voix.
 Ah ! tu sais déjà que je viens d'héritier ?

VARANNES.
 De plus de quatre cent mille livres.

COURCELLES.
 Oui... Le chiffre est exact. Il paraît que tu as bien pris tes renseignements.

VARANNES.
 Sans doute... par intérêt...

COURCELLES.
 Pour toi.

VARANNES.
 Comment ?

COURCELLES, se reprenant.
 Non... pour moi... pour moi.

VARANNES, d'un ton affectueux.
 Nous donnons demain un grand dîner, un bal... Tu ne seras ; je veux, pour faire bonjour à la nouvelle fortune, que ton couvert soit mis près du mien...

COURCELLES, avec intention.
 Oui... tu tiens à m'avoir là... à portée, sous la main... c'est trop de bonté... Mais je suis fantasque, tu le sais... Je ne dînerai pas demain en ville, fille-ci pour la grande maîtrise... Quant au bal... il faut m'en dispenser... Les lumières, les danses, la chaleur, cela altère, et j'aimerais mieux renoncer à mon héritage que de perdre la nuit le moindre rafraîchissement.

VARANNES.
 Tu as donc fait vœu d'abstinence ?

COURCELLES.
 Oui, cher ami... (à part.) Cher lui.

VARANNES.
 J'espère être plus heureux une autre fois... (Riant) et tu ne m'échapperas pas. (Il remonte la scène.)

COURCELLES, à part.
 Voyez-vous ça ! heureusement que j'ai pris mes précautions. (Allant à gauche, à gauche.) Dis donc, marquise... A propos de cette fortune inattendue, j'ai une confidence à te faire.

VARANNES, allant à lui.
 A moi ?

COURCELLES.
 J'ai fait mon testament... on ne sait pas ce qui peut arriver... et voulant racheter les erreurs de ma vie passée, j'ai légué, après moi, tous les biens de mon commandement...

VARANNES.
 A qui ?

COURCELLES.
 Aux pauvres ! C'est une bonne idée, n'est-ce pas ? Je suis sûr

que ces héritiers-là m'en feront patiemment ma succession. Tu me pardonnes d'avoir sacrifié les droits à mon salut dans l'autre monde... (à part.) Et dans celui-ci.

VARANNES, s'éloignant.
 Cette fortune t'appartient... tu as le droit d'en disposer.

COURCELLES.
 Mais, si après moi il ne te revient rien, tu entends... (Se levant et allant à Varannes.) absolument rien, de mon vivant ma femme est la femme... nous jurerons tant que tu voudras... Seulement, ménage-moi, mon ami, ménage les pauvres... ne va pas leur reprendre en détail ce que leur ai légué en masse.

VARANNES, à part.
 Je l'espère pourtant bien ainsi.

COURCELLES, à part.
 Me voilà tranquille à présent.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, s'éloignant du fond.
 Ainsi, Julie, vous ne vous rappelez pas l'opinion que le médecin étranger a émise sur l'état de ma santé ?

VARANNES, à part.
 Que dit-elle ?

LA MARQUISE, avec embarras.
 Après quinze ans passés, comment pourrais-je que je me souviens ?

VARANNES, allant à elle vivement.
 Pardon, Mesdames... (à Julie.) Marquise... nous étions encore de nombreuses visites à faire...

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 Comment ! vous partez ?

LA MARQUISE, se levant.
 Oui, il le faut.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 J'aurais pourtant bien voulu vous retenir... Attendez ici quel-

qu'un avec qui j'eusse été bien aise de vous faire rencontrer.

VARANNES.
 Et qui cela ?

JÉRÔME, assompt.
 Le docteur Bertaud.

VARANNES ET LA MARQUISE.
 Lui !

COURCELLES, à Varannes.
 Jérôme a dispensé ma cousine de vous le nommer.

SCÈNE IV.
 LES MÊMES, LE DOCTEUR BERTAUD.

BERTAUD, s'avançant vers le fond.
 Madame la comtesse est en compagnie ?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 Non... en famille... Vous pouvez entrer, docteur. (A Varannes et à la marquise.) Vous resterez. N'est-ce pas ? (Bertaud descend à droite et se trouve entre la comtesse et Varannes.)

LA MARQUISE, avec inquiétude.
 Nous ne pouvons...

VARANNES, vivement.
 Résister à l'invitation de notre cousine... nous resterons. (Il lui saute la marquise.)

BERTAUD.
 Vous savez, Madame, pourquoi il ne m'a pas été possible d'obéir plus tôt à vos ordres.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 Oui, docteur, et je vous suis bien reconnaissante de vous être rendu aux instances du chevalier de Courcelles.

VARANNES, à Courcelles.
 Ah ! c'est toi qui as été le chercher ?

COURCELLES.
 Oui... mon cher, à Amiens... J'ai fait le voyage tout exprès. (à part.) Du diable si je sais pourquoi !

BERTAUD.
 Veuillez m'apprendre quel pressant motif vous a fait désirer de me voir.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 Avant tout, dites-moi, docteur, vous souvient-il d'avoir vu à Saint-Gérain monsieur le marquis de Varannes ?

BERTAUD.
 Votre parent... Je crois ?... Oui, Madame.

VARANNES, s'approche du docteur et lui dit à mi-voix :
 Vous devriez vous rappeler aussi votre serment, fait sur l'honneur et devant Dieu ?

BERTAUD.
 Je n'ai rien oublié.

JÉRÔME, assompt.
 L'abbé Vincent de Paul.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.
 L'abbé Vincent de Paul... Oh ! lui aussi il peut entrer. (Elle va devant de lui.)

LA MARQUISE, les 2 Varannes.

Nous sommes venus nous prendre à un piège.

VARANNE, lui.

C'est au moins un étrange rapprochement... Mais, pour Dieu! soyez calme.

COURCELLES, à Bertaud.

Il paraît que c'est le jour des grandes réceptions. (Les personnages sont alors placés : Courcelles et Bertaud à gauche, madame de Saint-Géran et Vincent de Paul au milieu, le marquis et la marquise de Varannes à droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL.

VINCENT DE PAUL.

Je croyais vous trouver seule, Madame... Mais je puis remettre à un autre moment ce que j'ai à vous dire...

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Non, demeurez, monsieur l'abbé... Assistez, je vous prie, à notre conférence; c'est le ciel qui vous envoie; car les soins du médecin de l'âme ne seront pas inutiles pour ce qui se prépare ici.

VARANNE, à Courcelles d'un air indifférent.

Que se prépare-t-il donc?

COURCELLES.

Sur l'honneur je ne m'en doute pas!

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Prenez des sièges, Messieurs. (Les personnages conservent leur position, Courcelles seul reste debout près de madame de Saint-Géran et appuyé sur son front. — Madame de Saint-Géran, après s'être assise : il s'agit d'une interrogatoire.)

BERTAUD, se levant.

D'un interrogatoire! Si c'est moi qui dois le subir... vous me permettrez de vous faire observer, madame la comtesse, qu'il a droit de m'écouter de votre part... Je me croyais appelé ici pour une consultation... S'il en est autrement, ma présence est inutile... Je me retire. (Courcelles le retient.)

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Oh! non, vous ne partirez pas avant que j'aie reçu l'aveu que je demande à votre souvenir.

BERTAUD.

Quand nous sommes sortis de la chambre d'un malade, nous ne devons plus rien savoir de ce qui s'y est passé... L'opinion publique bétit le médecin qui divulgue un secret, comme la loi frappe le prêtre qui révèle une confession.

VINCENT DE PAUL.

A moi qui le pénitent ne lui ai fait ni devoir de rompre le silence... Alors il a plus que Dieu et sa conscience pour juger.

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Mais, dans ce que vous venez de dire, j'entrevois déjà comme une lueur de vérité... Vous avez parlé d'un secret... Vous savez donc un secret qui me concerne, docteur?

BERTAUD, après l'avoir tenue du regard.

Je n'ai rien à répondre.

VARANNE, à part.

Très-bien!

MADAME DE SAINT-GÉLAN, se levant et allant à Bertaud.

Que vous vous teniez, enfie en justice, je le réçois; mais à moi... à moi qui vous en prie... vous pouvez bien l'avouer... Voyons, dites... ah moi... rien qu'un mot... J'ai été mère, n'est-ce pas?

COURCELLES, à part.

Mère!... (Il passe à la gauche de Bertaud. Varannes et madame de Madelon se lèvent spontanément. Vincent de Paul seul reste assis.)

MADAME DE SAINT-GÉLAN, à Bertaud.

Cette pauvre folle que vous êtes venue écouter... en passant... par hasard... veut de donner le jour à un enfant, n'est-il pas vrai? Avouez-le, je vous en supplie, avouez-le?

VARANNE, tremblant.

Calmez-vous, ma comtesse... ou il nous faudra craindre encore pour votre raison.

BERTAUD, à part.

Je comprends... l'amour maternel l'emporte sur la honte... Mais il y va de l'honneur d'une famille, et j'ai juré...

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Vous hésitez à parler?

BERTAUD.

Je n'hésite pas, Madame... En me taisant, vous devez comprendre que je fais mon devoir.

VINCENT DE PAUL, se levant.

Et moi, en parlant, je ferai le mien... Oui, madame la comtesse... je l'atteste, ce docteur de votre œur était une lumière... Il y a quinze ans vous avez donné le jour à un héritier du comte de Saint-Géran.

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Ah!

LA MARQUISE, frémissant.

Que dit-il?

VARANNE, les 2 marquis.

Taisez-vous!

MADAME DE SAINT-GÉLAN, qui est restée muette un moment.

Ce n'était donc pas un rêve!

BERTAUD, à part.

Elle l'ignorait... Or m'a donc trompé!

MADAME DE SAINT-GÉLAN, à l'abbé.

Redites-moi encore, monsieur l'abbé, redites-moi que je ne m'étais pas abusée.

VINCENT DE PAUL.

Oui, Madame, vous êtes mère... Et à l'enfant qui vous doit la vie, vous devez sans doute votre retour à la raison.

VARANNE.

Le témoignage de monsieur l'abbé est fort respectable, j'en conviens... mais cela ne suffit pas... il faudrait celui du docteur, et comme il refuse de nous le donner...

BERTAUD, après un regard adressé à Varannes.

Peut-être, Monsieur. (Puisant dans sa poche et allant à madame de Saint-Géran.) Mon Dieu, Madame, j'ai une question bien délicate à vous adresser.

MADAME DE SAINT-GÉLAN, vivement.

Parlez... Je répondrai... Je ne crains pas qu'on m'interroge, moi.

VARANNE, à part.

Osera-t-il lui demander?

BERTAUD, avec une sorte d'embarras.

Madame... expliquez-moi donc comment il se fait que votre regard ne se baisse pas devant le mien; comment il se fait que vous voulez rendre publique ce qu'une femme de votre rang doit vouloir cacher au prix de sa vie... C'est-à-dire (pas bon) une faute!

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

COURCELLES, comme frappé d'une idée.

Ah! je comprends, moi... Et tout va s'éclaircir... On vous a dit, à est-ce pas, docteur, que Madame, oubliant ses devoirs, parjure à son mari, ne pouvait introduire dans la famille de monsieur de Saint-Géran le fruit d'un amour illégitime... qu'il fallait taire la naissance de son enfant... maintenant qu'on se permet de vous cacher, à vous... Alors on a exigé de vous un serment, avant de vous faire entrer dans la chambre de la malade. (Allant à Varannes.) C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur de Varannes? Eh bien, docteur, celui qui vous a dit cela a menti, madame la comtesse est pure, je l'atteste sur l'honneur!

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Oh! m'accuser, moi!

BERTAUD, à Courcelles.

Je vous crois, chevalier, et je vous rends grâce d'avoir parlé ainsi... votre serment me relève du mien.

LA MARQUISE, à Varannes.

Nous sommes perdus!

VARANNE, à la marquise.

Pas encore!

VINCENT DE PAUL, à Bertaud.

Ainsi, Monsieur, ce que j'ai dit, vous pouvez l'attester, maintenant?

BERTAUD.

Oui, partout où il sera nécessaire de le certifier, j'ai dit et signé, Madame, que, le 9 janvier 1822, vous avez mis au monde un enfant au monde.

VARANNE.

Cela est vrai, mais na enfant qui n'a pas vécu.

VINCENT DE PAUL.

Vous vous trompez, monsieur le marquis, cet enfant existe!

VOUS.

Il existe!

MADAME DE SAINT-GÉLAN, à l'abbé.

Qui vous l'a dit?

VINCENT DE PAUL.

Un pécheur, à l'heure suprême, et qui m'a fait un devoir de parler.

MADAME DE SAINT-GÉLAN.

Oh! dites, dites tout, mon père.

VINCENT DE PAUL.

Il vous souvient de ce malheureux échappé de la Bastille, et qui, frappé par la balle d'un archer, vint tomber à nos pieds sous l'écule des Enfants Trouvés?

VARANNE, s'adressant.

Gautier!... Mais quand nous avons quitté l'asile, nous n'y avons laissé qu'un cadavre!

VINCENT DE PAUL.

Une atteinte mortelle ne tue pas toujours sur le coup... Dieu voulait que cet homme survécût à sa blessure et qu'il parlât. Il m'a dit comment on avait endormi les douleurs d'une femme qui allait être mère. Il m'a dit comment, trois jours après cette mystérieuse naissance, il avait rencontré sur la route un homme qui emportait pour le tuer l'enfant à qui cette infortunée avait donné le jour. Il m'a dit encore comment à sa prière, s'était arrêté le bras qui allait frapper l'innocente créature. Je ne sais pas ce qu'il est devenu votre enfant, Madame, mais ce que je puis vous attester, c'est le serment fait par le meurtrier qu'il ne consumerait pas le crime... Espérez, pauvre mère, espérez, car au dernier moment de sa vie, comme si les ténèbres du monde se fussent dissipées devant ses yeux, Gautier s'est écrié : « Il existe, je le vois ! » Vision d'un esprit que la mort va saisir, diriez-vous... Je crois aux visions miraculeuses, moi, quand c'est le repentir qui nous éclaire.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, se soulevant à peine.

Ah ! Dieu m'avait donné des forces pour vous entendre. Il me les retire maintenant. C'est trop d'émotions pour mon cœur ; oui, c'est trop, j'y succombe. *(Rueuse de Saint-Gérans tombe dans les bras du docteur. De Courcelles salue les deux personnes parlant. Deux femmes de chambre arrivent près de Madame de Saint-Gérans.)*

LA MARQUISE, allant à elle.

Mathilde !

BERTAUD, à la marquise.

Aidez-moi à la conduire dans son appartement... *(Le docteur et la marquise emmènent Madame de Saint-Gérans, et la conduisent dans son appartement, qui est à droite.)*

SCÈNE VI.

VINCENT DE PAUL, COURCELLES, VARANNES, puis JÉRÔME.

COURCELLES, allant à de Varannes.

Eh bien ! que dites-vous de tout cela, mon bon cousin ?

VARANNES.

Hue Gautier m'a calomnié pour se venger des quinze ans du Basile qu'il devait à ma recommandation... Quant à la révélation de cet enfant, comme il n'y a aucun indice, aucune marque qui puisse le faire reconnaître...

VINCENT DE PAUL.

Vous vous trompez encore, la Providence n'a rien oublié.

VARANNES.

Ah ! vous savez...

VINCENT DE PAUL.

A mon tour, Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire...

VARANNES, à part.

Il faudra bien qu'il parle !...

JÉRÔME, entrant de front.

Madame la marquise attend monsieur de Varannes dans son cabinet.

VARANNES.

C'est bien, (il remonte la scène.)

COURCELLES, qui a été pendant son chapeau et sa robe, l'arrête.

Un moment, tu ne peux pas partir ainsi... nous avons deux mots à nous dire.

VARANNES.

Que veux-tu ?

COURCELLES, prenant de Varannes sous le bras et la ramenant sur le devant de la scène.

Oh ! peu de chose : il faut que je te tue, mon cher ami... Oui, pour épargner à notre famille la honte du jugement qui le condamnerait, et pour l'épargner aussi, à toi, le désagrément d'être pendu.

VINCENT DE PAUL.

Y pensez-vous ?

VARANNES.

J'accepte la partie, Courcelles... Je puis aussi gagner à ce jeu-là... *(à part.)* Il y a un moyen de connaître l'enfant de la comtesse... Je reviendrai.

COURCELLES.

Ce soir nous réglerons les conditions du combat.

VINCENT DE PAUL, à Courcelles.

Mais un chevalier de Malte ne peut tirer l'épée que contre les ennemis de la foi.

COURCELLES.

Mon père, quand les chrétiens se conduisent comme des mécréants, c'est servir Dieu que de les envoyer au diable qui les attend. *(ils sortent.)*

SCÈNE VII.

VINCENT DE PAUL, seul, allant s'asseoir à gauche, au premier plan.

Malgré le motif que donne le marquis de Varannes à la dénonciation de Gautier... non, je ne puis croire que celui-ci ait

ment, qu'il ait calomnié... J'ai foi dans ses dernières paroles... Au moment d'aller rendre compte à Dieu de ses erreurs... de ses crimes... il n'a pu vouloir me tromper, pour faire de moi le complice d'une vengeance.

SCÈNE VIII.

VINCENT DE PAUL, CATHERINE, entrant par la deuxième porte, à droite.

CATHERINE, à elle-même, sans voir Vincent de Paul.

Le messager ne viendra que dans trois jours, et j'ai aperçu tout à l'heure le marquis de Varannes... on le reçoit ici... Oh ! je dois partir, partir avec nos enfants... Mais comment avouer à la comtesse... ce serait dénoncer Jacques... Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

VINCENT DE PAUL, à lui-même.

Qui me dira où est cet enfant ? *(Approchant Catherine.)* Ah ! c'est vous, dame Catherine ? *(il se lève.)*

CATHERINE.

Monsieur l'abbé... vous me reconnaissez ?

VINCENT DE PAUL.

Je n'ai pu oublier la mère adoptive de notre petit Gabriel. Mais vous paraissez inquiète !

CATHERINE.

Oh ! oui... cruellement inquiète.

VINCENT DE PAUL.

Pour nos enfants, peut-être... Où sont-ils ?

CATHERINE.

En ce moment, ils sont bien joyeux, ces pauvres innocents... Comme tous les jours M. Jérôme leur a prêté deux chevaux du pécuniaire, et ils s'exercent à qui arrivera plus tôt au bout de la grande allée du parc... Ça me fait bien un peu peur... Mais je n'ai pas pu leur refuser ce plaisir-là... C'est leur dernière partie de jeu ici.

VINCENT DE PAUL.

Vous pensez à partir ?

CATHERINE.

Aujourd'hui même... Il le faut ! En partant, j'emmène un des enfants. C'est mon droit. Mais dites-moi, mon père, s'il s'agit d'éviter un grand malheur, de soustraire l'autre à un danger terrible, (je dois voir) est-ce que ce serait un crime de l'enlever ?

VINCENT DE PAUL.

Que dites-vous ? Enlever cet enfant ?

CATHERINE.

Et s'il n'y a que ce moyen pour empêcher qu'on le tue !

VINCENT DE PAUL.

Qui peut en vouloir à ses jours ?

CATHERINE.

Tenez, j'en ai trop dit pour le reste... D'ailleurs c'est à un ministre du Seigneur que je m'adresse... et comme il s'agit d'une confession... vous n'en parlez pas, j'en suis sûr... c'est sacré pour vous.

VINCENT DE PAUL.

Une confession ?...

CATHERINE.

Oui, mon père... Un secret à garder entre le bon Dieu et nous.

VINCENT DE PAUL.

Tous ceux que je reçois ainsi, je les emporterai là-haut.

CATHERINE.

Voici le fait : bonné homme aujourd'hui, mon mari fut compable autrefois... Je suis la femme d'un condamnée, et paroli ces deux enfants, il en est un dont je sois la mère.

VINCENT DE PAUL, comme frappé d'une idée.

Et l'autre, Catherine ? l'autre ?

CATHERINE.

Ne doit jamais connaître le secret de sa naissance... L'arrêt du tribunal qui menace mon mari sera exécuté, si par mon indiscretion le comtesse de Saint-Gérans apprend jamais que l'autre est son fils.

VINCENT DE PAUL.

L'héritier du comte de Saint-Gérans est près de sa mère, avez-vous dit ?

CATHERINE.

C'est Valentin ou Gabriel... de n'en sais rien... Mais ce que je sais bien, mon père, c'est que celui qui l'a fait perdre autrefois les fera tous les deux maintenant pour être sûr que sa victime ne lui échappe pas... Voilà pourquoi je veux enlever aujourd'hui celui que je n'ai pas pu adopter.

VINCENT DE PAUL.

Ainsi, Catherine, si vous connaissiez votre fils ?...

CATHERINE.

Je le sauverais d'abord, et puis je viendrais mourir avec l'autre pour espérer le crime de Jacques.

VINCENT DE PAUL.

Femme, bénissez la Providence qui a mis de tels sentiments dans votre cœur... Elle s'est servie de vous pour m'enseigner où est l'enfant que je cherche... Elle se sert de moi pour vous désigner quel est celui qui vous doit le jour.

CATHERINE.

Vous pouvez me le nommer ?

VINCENT DE PAUL.

Noa; mais je puis vous dire ce que m'a appris Gantier... Le fils de madame de Saint-Géran, frappé d'un coup de poignard où est l'enfant que je cherche... Elle se sert de moi pour vous désigner quel est celui qui vous doit le jour.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-GÉRAN, BERTAUD.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Allez, courez, docteur, au secours de ce malheureux enfant ! (Le docteur sort par le fond.)

CATHERINE, allant à gauche de Saint-Géran.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Madame ?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Un malheur.

VINCENT DE PAUL.

Un malheur !

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Revenue à moi, je respirais, appuyée au balcon de la terrasse, quand j'ai vu passer sur la pelouse deux chevaux lancés avec une effrayante rapidité, et que montaient ces enfants... Arrivé au détour de la grande allée, un des chevaux, effrayé par l'apparition d'un homme, a jeté à terre son imprudent cavalier, blessé... mort, peut-être !

CATHERINE, à part.

O mon Dieu ! n'était-il...

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTAUD, JÉRÔME, VALENTIN, soutenu par Bertaud.

VINCENT DE PAUL, MADAME DE SAINT-GÉRAN, CATHERINE.

Eh bien !

BERTAUD.

Rassurez-vous : il a en, je crois, plus d'émotion que de mal. (Jérôme présente au docteur pour soulever Valentin au milieu de la scène.)

GABRIEL, à Bertaud.

Vous m'avez promis de le soigner, docteur... Oh ! tenez votre parole, ou j'en mourrai !

BERTAUD.

Mais d'abord, éloignez-vous, mon ami... laissez-moi m'occuper... (En ce moment, Gabriel, recouvert par le docteur, passe à la gauche de Catherine, qui reste près de Vincent de Paul. Celui-ci est à la gauche de Valentin, qui a le docteur et la continue à sa droite. Vincent paraît au fond, et sans rien de personnel, il peut voir tout ce qui se passe. Le docteur écrit la prescription de Valentin. Vincent de Paul et Catherine s'approchent.)

VINCENT DE PAUL, à voix basse, désignant l'épave que vient de découvrir le docteur.

La catherine !

CATHERINE, allant à Gabriel, et embrassant avec effusion.

Mon enfant !... mon enfant !...

VARANNE, à part.

Merci, Catherine !... je sais maintenant quel est le fils de la comtesse de Saint-Géran.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Pauvre Valentin ! (Jérôme, venant de la droite, apporte à la comtesse un flacon que celle-ci fait respirer à Valentin.)

VINCENT DE PAUL, à la comtesse.

Oui, veuillez bien sur lui, Madame, car cet enfant...

CATHERINE, à demi voix, à Vincent de Paul.

Le secret de la confession, mon père, le secret de la confession ! (Catherine est près de Vincent de Paul, qu'elle supplie ; les autres personnages sont groupés autour de Valentin, qui restait complètement à l'écart, et tout les bras à Vincent de Paul.)

Acte quatrième. — Sixième tableau.

CITÉ VINCENT DE PAUL.

Une salle du logement particulier de Vincent de Paul, à la maison d'adoption, portes à droite et à gauche, deuxième plan ; au troisième plan, un bon coupé ; à gauche, une cheminée ; à droite, un bahut. Sur le bahut, deux chandeliers ; au-dessus du bahut, petite girafe de Venise. Au premier plan, à droite, bahut-boutique ; à gauche, tableau de société. Au fond, porte conduisant au parloir. Au premier plan, à gauche, le grand fauteuil de Vincent de Paul, qui est en bois, petit bahut.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT DE PAUL, CATHERINE, GABRIEL, VALENTIN.

(Vincent de Paul est assis dans son fauteuil. Catherine est assise presque à ses

piés, sur un canapé. Les deux enfants sont debout, appuyés sur le dossier du fauteuil gothique de Vincent de Paul. Un à droite, l'autre à gauche. Valentin a le bras tendu vers la main de Vincent de Paul, et Gabriel a la main dans la main de Catherine.)

VINCENT DE PAUL.

Vous voyez, Catherine, que j'ai bien fait de ramener avec moi dans ce colosse et saint asile notre cher Valentin. Cette blessure, qui avait si fort effrayé madame de Saint-Géran, est déjà cicatrisée. Trois jours ont suffi pour cela. Je vous remercie d'avoir permis à Gabriel, qui est votre fils à présent...

CATHERINE, tenant le bras de Gabriel.

Oui, mon fils bien-aimé.

VINCENT DE PAUL.

D'accompagner ici son frère. (Les deux enfants remontrant au pas pour se baisser le sein.) Il est été croisé... (Plus bas.) Imprudent surtout, de les séparer dans un pareil moment...

CATHERINE.

Vous avez raison, monsieur l'abbé, et j'ai bon espoir que ces chers enfants resteront toujours ensemble.

VALENTIN ET GABRIEL, avec joie.

Ensemble !

GABRIEL.

Oh ! tenez, maman Catherine, je vous aimais déjà bien ; mais pour cette bonne parole-là, je crois que je vous aimerai encore davantage.

VINCENT DE PAUL, bas.

Vous m'expliquez...

CATHERINE, à mi-voix.

Quand nous serons seuls, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Laissez-moi, mes amis.

GABRIEL.

Monsieur l'abbé, maintenant que Valentin est tout à fait rétabli, remonterons-nous dans le grand dortoir ?

VINCENT DE PAUL.

Non, jusqu'à nouvel ordre, vous resterez dans mon appartement, près de moi... Gabriel, et toi, Valentin, vous allez et soir la bonne sœur Agnès à faire le service intérieur.

VALENTIN.

Oui, monsieur l'abbé.

GABRIEL, à Catherine.

Vous nous direz adieu au partant, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Oui, mon Gabriel, (elle l'embrasse.) à tout à l'heure !

VALENTIN.

Laissez-moi vous embrasser aussi, Madame, vous qui avez dit qu'on ne nous séparerait plus. (Il embrasse Catherine.)

GABRIEL, l'embrassant par le fond.

C'est ton accident qui est cause de ça. Tu as eu une fausse pitié de le laisser traîner là-bas ! (Bas.) Au revoir, maman Catherine !

SCÈNE II.

CATHERINE, VINCENT DE PAUL.

VINCENT DE PAUL.

Qu'avez-vous à m'apprendre ? Avez-vous reçu M. de Varannes ?

CATHERINE.

Non, monsieur l'abbé ; mais il m'a dit, j'en suis sûre, quelque piège, quelque trahison nouvelle. Malgré votre bienveillance, malgré la sagesse de cette maison, elle bien plus sûr que l'hôtel de Saint-Géran, je tremblais pour nos enfants, nos enfants dont M. de Varannes a juré la perte. Pour arriver jusqu'à Valentin, il fallait Gabriel ! Mais si Dieu nous vient en aide, dans quelques heures, Gabriel et Valentin auront quitté Paris, et dans deux jours la France.

VINCENT DE PAUL.

Qui les emmène, qui les protégera pendant la route ?

CATHERINE.

Jacques, mon mari... Je lui avais écrit pour lui annoncer que j'avais retrouvé les deux pauvres abandonnés du pont Notre-Dame, mais que je ne pourrais savoir lequel des deux était notre fils. Ce matin, j'ai reçu une lettre de Jacques ; elle confirme pleinement la déclaration de Gantier ; de plus, elle m'apprend que Jacques, ne pouvant résister au désir de revoir cet enfant qui a été moi il y a tant d'années, se met en route, et qu'il arrivera dans la journée à l'hôtel de Saint-Géran.

VINCENT DE PAUL.

Je devine alors votre projet. Jacques repartira secrètement cette nuit même de Paris ; il emmènera les deux enfants que M. de Varannes devra retrouver comme lui. Une fois en route, Jacques enverra à M. de Saint-Géran des aveux écrits et signés, qu'il joindra à la déposition du docteur Bertaud, et aux révélations

de Gauthier, devront établir si l'identité du fils de madame de Saint-Géran, et la culpabilité de M. de Varannes.

CATHERINE.

C'est cela. Aussitôt que j'en aurai plus à trembler ni pour Jacques ni pour Gabriel, alors, monsieur l'abbé, vous serez relevé de votre serment ; alors, révélant le secret de la confession, vous pourrez tout dire à madame de Saint-Géran.

VINCENT DE PAUL.

Pour hâter ce moment, il faut presser le départ. Si M. de Varannes savait la présence de Jacques à Paris, il aurait brenlé devant le dessein qui l'y amène ; il le ferait arrêter peut-être. Convenons bien de non faire : vous êtes certains que votre mari arrivera aujourd'hui ?

CATHERINE.

Oui, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Ne dites rien de ce projet à madame de Saint-Géran. Je me charge, moi, de l'en instruire, quand nous l'aurons accompli. Ce soir, à huit heures, amenez Jacques : pour qu'on ne vous voie pas entrer dans la maison, vous longerez les murs du jardin ; vous trouverez à l'extrémité de ce mur une petite porte : en voici la clef. Jacques devrait encore se précautionner d'une voiture, afin de s'éloigner de Paris avec toute la rapidité possible.

CATHERINE.

Tout cela sera fait.

VINCENT DE PAUL.

Enfin, et quoiqu'il doive vous en coûter, Catherine, il faudra partir à Paris, et continuer vos visites ici, pour que M. de Varannes croie toujours Valentin et Gabriel dans cette maison.

CATHERINE.

Je vous comprends, Monsieur... je resterai.

VINCENT DE PAUL.

Bien ! (il sort.) Vous allez prendre, pour sortir, la route que vous devez suivre ce soir. (Il frappe sur un timbre placé sur le balcon. La sœur Agnès paraît.) Ma sœur, conduisez donc Catherine jusqu'à la petite porte, au bout du jardin.

LA SŒUR AGNÈS.

Monsieur l'abbé, un étranger est au parloir, et attend votre bon plaisir.

VINCENT DE PAUL.

Faites d'abord ce que j'ai dit, puis vous amènera ensuite cet étranger. (Re.) A ce soir, Catherine, les enfants seront prévenus et prêts à suivre votre mari... Bon courage ! ayez confiance en Dieu !

CATHERINE.

Oui, en Dieu et en vous, monsieur l'abbé ! (Elle s'incline, et sort avec la sœur Agnès par la droite.)

SCÈNE III.

VINCENT DE PAUL, seul.

Il fallait à tout prix éloigner ces enfants... Je tremblais pour eux, et je m'étonne que M. de Varannes n'ait pas déjà tenté de me les enlever... Il n'a paru ni dans cette maison ni à l'hôtel de Saint-Géran... Oh ! Catherine a raison : ce calme apparent doit cacher quelques sinistres projets ; mais il n'aura pas, je l'espère, le temps de les accomplir.

LA SŒUR AGNÈS, entrant.

Monsieur le marquis de Varannes !

VINCENT DE PAUL.

M. de Varannes !

SCÈNE IV.

VINCENT DE PAUL, VARANNES. Sur un signe, de l'abbé, le valet Agnès s'éloigne.

VARANNES, entrant par la droite.

Ma présence ici vous surprend, Monsieur ? Cette maison, ouverte à la souffrance, serait-elle donc fermée au repentir ?

VINCENT DE PAUL.

Au repentir !

VARANNES.

Si je me présente à vous à cette heure, quel est, je crois, celui de votre repas du soir, c'est que je sais qu'à ce moment votre pitié et votre loi de chaque jour est accomplie.

VINCENT DE PAUL.

Quel que soit le motif qui vous amène, et à quelque heure que vous veniez à moi, Monsieur, mon devoir est de vous accueillir. (Il fait signe à Varannes de prendre un siège, puis il s'assoit dans son fauteuil.)

VARANNES, s'asseyant à son tour.

Monsieur l'abbé, quand nous nous sommes séparés, il y a trois jours, à la suite d'une scène pénible pour tous, je me

voyais plus en vous qu'un adversaire, et j'étais résolu à accepter la lutte que vous alliez engager sans doute... Les preuves dont vous étiez armé pouvaient être confuses... Les témoignages invoqués n'étaient pas tellement accablants qu'ils fussent irrécusables. Enfin, j'avais pour moi défendré l'éclat d'un grand nom et de puissants amis... J'attendais le combat, et ma résistance énergique, opiniâtre, eût été victorieuse peut-être... Trois jours se sont écoulés, et aucune menace ne m'a été faite ; c'est, Monsieur, la crainte ne pouvant vous arrêter... J'ai dû penser que c'était la pitié. J'ai compris que le père voulait laisser au coupable le temps d'interroger sa conscience et de se juger lui-même. C'est ce que j'ai fait, Monsieur, je viens vous dire : N'importe pas la justice des hommes ; celle de Dieu a prononcé. Condamné par elle, je me soumetts, je m'incline !

VINCENT DE PAUL.

Qu'entends-je ?

VARANNES, bas à lui seul.

Point d'état, de scandale ! Vous ne voulez pas la vengeance, mais la réparation... et cette réparation sera donnée entière. A madame de Saint-Géran, je rendrai son fils ; à ce fils, je rendrai son bien... Demain, Monsieur, une déclaration qui ne laissera plus de doute dans les esprits, déclaration écrite et signée par moi, vous sera remise... Je ne vous demande, en échange, que d'épargner à ma mémoire une honteuse et révoltante sur un nom que mes ancêtres m'avaient transmis noble et sans tache.

VINCENT DE PAUL.

Je n'ose vous comprendre, Monsieur.

VARANNES, avec hésitation.

Rassurez-vous, monsieur l'abbé... Pour éviter l'apparence d'un crime passé, je n'aurai pas recours au sacrilège, je ne me tue pas... Mais demain je me bats avec monsieur de Courcelles. J'ai accepté son défi... La main du chevalier est habile et forte, et je ne me défendrai pas... J'ose encore vous supplier, monsieur l'abbé, de ne jamais dire à mon loyal et brave adversaire, que d'avance j'avais assuré sa victoire.

VINCENT DE PAUL.

Est-ce bien vous, Monsieur, vous qui me tenez un pareil langage ?

VARANNES.

Vous doutez encore ! et pourtant suis-je le premier pécheur que la grâce ait touché ?... Si l'on fait une preuve de ma sincérité, ne la trouvez-vous pas dans ma conduite depuis trois jours ? Ne savais-je pas que les deux orphelins du pont Notre-Dame avaient quitté l'hôtel de Saint-Géran ? Ne savais-je pas qu'ils étaient ici ? Ne savais-je pas enfin que l'un des deux est le fils de ma cousine ? Eh bien ! Monsieur, rien ne les défendait ici... que la sainteté même de leur asile... et cet asile a été respecté... Vous ajouterez foi à mes paroles, ou vous douterez de la puissance divine.

VINCENT DE PAUL, à part.

Mon Dieu, si ma raison hésite encore, mon cœur et la religion m'enlèvent de croire.

SCÈNE V.

LES SŒURS, LA SŒUR AGNÈS, entrant par le fond et portant une corbeille.

Pardon, monsieur l'abbé, je vous apporte le produit des quête faites aujourd'hui dans la ville pour l'œuvre des orphelins. (Elle va pour la déposer dans la corbeille, Varannes l'arrête.)

VARANNES.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre à ces dons une offrande bien faible et bien indigne. (Il vide sa corbeille des corbeilles.)

LA SŒUR AGNÈS.

Tout est ok, Monsieur !

VARANNES.

Je n'en ai plus besoin, ma sœur... Puisse sa destination nouvelle en parer la source !

VINCENT DE PAUL.

Monsieur de Varannes, nous ne nous quittons pas encore ! Vous l'avez dit : Je veux la réparation et non pas la vengeance. Cette réparation, je l'aurai exigée dans quelques jours. Je vous remercie de m'épargner une pénible lutte... L'avenir peut encore racheter le passé, sans qu'il soit pour cela besoin d'une épée. Veuillez m'écouter, Monsieur, et croyez qu'ainsi que sa puissance, la miséricorde de Dieu est infinie. (A part.) La prudence veut que rien ne soit changé aux projets de cette nuit. (Aux.) Venez, sœur Agnès ; j'ai une importante mission à vous confier. (Re.) A tout à l'heure, Monsieur ! à tout à l'heure ! (il sort à gauche.)

SCÈNE VI.

VARANNES, seul, et suivant Vincent du regard.

Nou, ce n'est pas la pitié qui vous fermait la bouche, saint homme!... Pour ne perdre, il vous manquait encore l'aveu que Catherine légitimait à vous faire sans doute... mais vous auriez levé vos scrupules, ou plutôt vous attendiez pour parler que Jacques fût à l'abri de mes coups... D'un autre côté, il ne m'était plus possible de m'emparer de cet enfant, que les faibles murailles de cette maison protégeaient mieux que les plus prisants remparts. Lagourdaine lui-même, ce misérable qui tenait un homme au pied d'une potence, Lagourdaine refusait de violer cet asile. « Que l'enfant sorte de la maison, disait-il, et j'en ferai ce que vous voudrez... ça ne sera qu'un meurtre; mais, l'enlever de la maison de l'œuvre, ce serait un sacrilège... » Et il veille, lui et ses compères, autour de cet hospice, attendant vainement que l'orphelin en franchisse le seuil. Il m'a fallu chercher un autre moyen de détourner l'orage qui me menaçait... et, en me souvenant de monsieur de Montbazou, j'ai trouvé ce moyen. Vincent de Paul seul est à redouter pour moi; dans quelques instants, j'espère, je ne le craindrai plus... et demain ce n'est pas une victoire facile que trouvera le chevalier de Combelles, mais une mort certaine. Je sais après cela ce qui m'attend dans l'autre monde; mais je ne veux m'occuper que de ce qui peut m'arriver dans celui-ci.

SCÈNE VII.

VARANNES, VALENTIN, GABRIEL. *Valentin et Gabriel arrivent apportant une table toute dressée, et sur laquelle sont placés deux couverts.*

VARANNES, effrayé d'assoir son frère à gauche.
Ce sont eux! Gabriel et Valentin!

VALENTIN, à Gabriel et à Varannes.
Monsieur de Varannes! ce grand seigneur qui venait à l'hôtel de Saint-Gérain.

GABRIEL, à part.
Je le vois bien! Pourquoi l'arrêtera-tu? Pourquoi trembles-tu ainsi?

VALENTIN.
Je ne sais; mais la vue de ce seigneur me fait mal, me fait peur!

GABRIEL.
Allons donc! Un homme ne doit avoir peur de rien!

VALENTIN, à part.
Valentin doit être l'héritier de Saint-Gérain; je trouve en lui je ne sais quelle vague ressemblance avec le comte. D'ailleurs, la tendresse que Catherine lui-même éprouve pour Gabriel ne me permet plus de douter.

VALENTIN, bas.
Vois donc comme il nous regarde!

GABRIEL.
Eh bien! laisse-le faire, nous ne sommes pas laids à voir!

VARANNES.
Il serait inutile de les interroger, la leçon a dû leur être faite. (Bas.) Est-ce donc lui que soupçonne d'ordinaire monsieur l'abbé?

GABRIEL.
Oui, Monsieur. (Le suit toujours à l'écart.)

VARANNES.
Deux couverts! Vincent de Paul attend-il quelqu'un?

GABRIEL.
On nous a dit qu'il soupèrait ce soir avec la personne qui l'aidait dans cette salle.

VARANNES, à part.

A merveille!
Valentin, à part, attend cherchait une chaise pour l'approcher de la table. Ce serait avec lui?

VARANNES, désignant le plan à gauche.
Cette place doit être la sienne?

GABRIEL.
Oui, Monsieur. Bon! j'ai oublié les fourchettes. Valentin, allume les bougies, on n'y voit plus. Tu trouveras du feu dans la cheminée. (Il sort. La nuit est tout à fait venue. Valentin se dirige vers la cheminée, et tourne le dos à Varannes.)

VARANNES.
Allons, si l'orphelin je savais en vérité aussi vaillant que ce capot de Lagourdaine (il tire un fusil de sa poche.) Ce Vincent de Paul est un homme comme les autres hommes... Personne ne peut me voir, et cette place est bien celle de l'abbé! (Il verse le contenu de la bûche dans le flamme placé devant le couvert de Vincent, à gauche. Au même instant, Valentin, qui est debout devant le buffet, fait jeter la lumière, de façon que dans la glace placée au-dessus du buffet, il se voie le mouvement de Varannes.)

VALENTIN.
Ah!

Qu'avez-vous?

VARANNES, se retournant.

VALENTIN, troublé.
Rien, Monsieur, je me suis brulé.

GABRIEL, restant.
Monsieur de Varannes, un homme est au parloir, qui demande à vous parler, ne fût-ce qu'un moment!

VARANNES.
Et avez-vous vu cet homme?

GABRIEL.
De loin, mais je l'ai reconnu tout de suite, c'est Jérôme.

VARANNES, à part.
Jérôme qui veille pour moi à l'hôtel de Saint-Gérain. Il se peut que quelque nouvelle m'apprenne sans doute (bas.) Mirel. Je reviens. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

GABRIEL, VALENTIN.

GABRIEL.
Décidément, ce grand monsieur-là a une mauvaise figure.

VALENTIN, à lui-même, et s'approchant de la table.
Oh! oui. L'ai vu, j'ai bien vu.

GABRIEL.
Quel donc?

VALENTIN.
Ce monsieur de Varannes debout devant cette table, et j'entends quelque chose dans ce flacon.

GABRIEL, prenant les deux flacons remplis de vin blanc.
Cetui-ci? mais non. Vous donc; le vin est aussi clair, aussi pur que celui qui est renfermé dans l'autre flacon.

VALENTIN.
J'ai pu me tromper.

GABRIEL.
C'est probable. Apportez les bougies. (Valentin ramène vers le buffet pour prendre les bougies. Gabriel à part.) Qu'aurait-il pu sentir dans ce vin? Ma foi! à tout hasard! (Il change les flacons de place sans que Valentin ait pu le voir.)

SCÈNE IX.

LES SÈVRES, VARANNES, puis VINCENT DE PAUL.

VARANNES, restant, et à part.
Jacques est à l'hôtel de Saint-Gérain. Plus de doute! c'est lui qu'on attendait pour agir. Mais il arrivera trop tard.

VINCENT DE PAUL, arrivant de la gauche.
Parlez-moi, Monsieur, de vous avoir fait attendre. Nous avons à causer encore, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de prendre place à ma table, quelque simple et frugale qu'elle soit... Gabriel, va dire qu'on ne laisse plus entrer personne. (Gabriel sort à Varannes.) Veuillez vous asseoir. (Varannes s'assoit.) Valentin, tu retireras dans la chambre avec Gabriel. (bas.) Mais vous ne vous coucherez pas, mes enfants!

VALENTIN.
Bien, monsieur l'abbé. (Vincent de Paul se dirige vers la table et s'assoit dans le fauteuil à gauche.)

GABRIEL, restant.
Monsieur l'abbé! un inconnu vient d'apporter pour vous ce billet en recommandant qu'il vous fût remis à l'instant même.

VINCENT DE PAUL.
Donne, mon enfant. (A Varannes.) Vous permettez, Monsieur. Attends. J'aurai peut-être une réponse à faire.

GABRIEL.
Je ne crois pas, Monsieur, car le messageur inconnu est reparti tout de suite.

VINCENT DE PAUL, lui, puis après un temps, il donne le billet à Varannes.
Tenez, Monsieur, lisez et qu'on n'écrit!

VARANNES.
Moi! Monsieur.

VINCENT DE PAUL.

Lisez.

VARANNES, à part.
L'écriture de Julie! (Lisant.) « Monsieur l'abbé, défiez-vous de monsieur de Varannes. C'est un implacable ennemi; l'indigne qu'il vous demande cache, soyez-en sûr, une trahison, un piège, la mort peut-être!... » (Avec un sursaut.) Cette lettre n'est pas signée.

VINCENT DE PAUL, après un moment de silence et d'attente.
Rendez-moi cette lettre. Monsieur, (Varannes, après un moment d'hésitation, donne la lettre à Vincent de Paul, qui la brûle.)

VINCENT DE PAUL, avec calme.
Soyez-en sûr, Monsieur, (il sort Varannes.)

VALENTIN, à part.
Un piège!... la mort peut-être! Oh! j'ai donc bien vu alors! (Il s'approche de Vincent de Paul au moment où celui-ci, après avoir écrit de vin dans son verre, le porte à ses lèvres.) Arrêtez, monsieur l'abbé,

cette lettre que vous avez brûlée vous venait d'un ami, cette lettre est un avertissement céleste!

VINCENT DE PAUL.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Je dis que, tout à l'heure, monsieur de Varannes a jeté quelque chose dans ce vin. Je l'ai vu comme je le vois se troubler à présent.

Une telle accusation!

VARANNES, se levant.

VINCENT DE PAUL, avec calme.

N'est pas croyable, Monsieur. Je vous ai accueilli comme un frère égaré qui revient à Dieu, et votre repentir n'aurait été qu'un mensonge, vous ne seriez venu à moi que pour me tromper! Vous ne vous seriez assis à ma table que pour me tuer lâchement!... Je ne crois pas cela, Monsieur, (il prend le verre.) Vous le voyez, ma main qui tient le verre, ne tremble pas. La mort ne peut être là-dedans!

VARANNES, encore debout.

Ni dans votre verre, ni dans le mien, Monsieur! (Il se verse du vin contenu dans le flacon placé devant lui.)

VINCENT DE PAUL, se levant.

A votre retour dans la sainte voie! (Il boit, Valentin fait un mouvement.)

VARANNES.

A vous, monsieur l'abbé! (Il porte le verre à ses lèvres.)

GABRIEL, l'interpose.

A votre tour, abbé! Je vous préviens que j'ai changé les flacons de place.

VARANNES, effrayé.

Que dit-il? (Il pose le verre sur la table.)

VALENTIN, vibrant.

Vous le voyez, Monsieur, cet homme frémit, il tremble... oh! plus de doute!

VINCENT DE PAUL.

Silence! (Il prend le verre de Varannes et en jette le contenu.)

GABRIEL.

Que faites-vous?

VINCENT DE PAUL.

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir tourné contre moi votre haine! J'aurais dû punir l'assassin d'un de mes orphelins... grâce au ciel, je puis pardonner à mon meurtrier! Surtout, Monsieur, (mouvement de Varannes.) et croyez enfin à cette Providence qui, pour sauver un pauvre pécheur, s'est servi de deux enfants.

VARANNES, allant prendre ses valises.

Monsieur, je n'accepte ni l'accusation ni la clémence. Je vous apportais la paix, vous voulez la guerre... Eh bien! soit, Monsieur, la guerre! (Il sonne par le fond.)

SCÈNE X.

VINCENT DE PAUL, VALENTIN, GABRIEL.

VALENTIN ET GABRIEL, s'avançant dans les bras de Vincent de Paul.
Mon père, mon père!

VINCENT DE PAUL.

Merci, mon Dieu! merci, mes enfants! Si vous avez sauvé ma vie, c'est que ma vie peut encore être utile! (Il tient les enfants sur son cœur.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATHERINE, AGNÈS.

AGNÈS, entrant par la droite.

Monsieur l'abbé, voici dame Catherine que j'ai attendue à la porte du jardin, comme j'en avais reçu l'ordre.

VALENTIN ET GABRIEL.

Catherine!

CATHERINE, à Vincent de Paul.

Jacques est en bas, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Oh! c'est le ciel qui l'envoie! qu'il emmène nos enfants loin, bien loin... Je connais maintenant monsieur de Varannes.

VALENTIN ET GABRIEL.

Vous quitter, vous, notre père. (Pendant le dialogue précédent entre Vincent de Paul et Catherine, les enfants vont porter la table au fond.)

VINCENT DE PAUL.

Il le faut, et là où l'on vous conduira, priez, mes enfants, priez... Agnès, accompagnez-les... vous, Catherine, rappelez-vous que vous devez rester quelques jours... Il faut cacher à tout le monde le départ de Gabriel et de Valentin... à tout le monde!

CATHERINE.

Oui, Monsieur; mais il faut que je les avertisse au moins à Jacques, que je lui dise en lui montrant Gabriel: Voilà notre enfant!

VINCENT DE PAUL.

Allez donc, et que Dieu vous protège! (Il bécote les enfants qui sortent par la droite, avec Catherine et la mère Agnès.)

SCÈNE XII.

VINCENT DE PAUL.

Il fallait se résoudre à cette séparation... Ce misérable Varannes n'ayant pu m'atteindre, serait venu frapper ces enfants jusqu'au pied de l'autel. Catherine n'a pas dû instruire seulement de Saint-Germain... Demain, je lui dirai ce que j'ai fait, mais en exigeant d'elle la promesse de faire le départ de Gabriel et de Valentin, qu'il faut qu'on croie toujours dans cette maison... (Beut au dehors.) Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il donc?

CATHERINE, en dehors.

Ab! monsieur l'abbé!

VINCENT DE PAUL.

Mon Dieu, qu'est-il arrivé?... mes enfants,

CATHERINE, arrivant.

Ils sont enlevés!

VINCENT DE PAUL.

Enlevés.

CATHERINE.

A peine avaient-ils franchi le seuil de la petite porte, à peine avisé-je pu dire à mon mari : « Jacques, les voilà! » que des hommes masqués s'élançèrent sur eux... C'était à Valentin surtout qu'ils en voulaient, car une voix s'est fait entendre qui leur criait : Celui-là, celui-là surtout!

VINCENT DE PAUL.

Oh! malheur! malheur!... Mais Jacques ne les a donc pas protégés?

CATHERINE.

Jacques est mort, mon père!

VINCENT DE PAUL.

Mort!

CATHERINE.

Mort en défendant son fils! Oh!... pourquoi ne m'est-il pas tué aussi? (Ils tombent à genoux.)

VINCENT DE PAUL, avec force.

Parce qu'il faut que vous viviez, Catherine, pour que justice enfin soit faite! Parce qu'il faut que vous puissiez dire au prêtre encliné par son devoir à défendre l'innocence de votre serment!

CATHERINE, se relevant.

Oh! oui, vengez mon mari... Sauvez mon enfant!

VINCENT DE PAUL.

Catherine, à présent que je puis parler, suivez-moi!

CATHERINE.

Où donc?

VINCENT DE PAUL.

Au Palais-Cardinal!

Acte cinquième. — Septième tableau.

CORR LAGOURDAINE, LOGEUR AU PONT-NE-GRAND.

Le théâtre est coupé en deux par une cloison. Une salle, à gauche du public, occupe les deux tiers de la scène. Cette salle, d'un aspect misérable et sombre, n'est meublée que de deux chaises et d'une table recouverte d'une vieille tapisserie tombant jusqu'à terre; cette table est placée devant la cheminée au premier plan; à gauche; au deuxième plan, vers la gauche, une porte; au troisième plan, au fond, la porte d'entrée avec une porte vitrée; au deuxième plan, à droite, et pas coupé, une fenêtre grillée. — A partir de cette fenêtre et sur la cloison, à droite, une boiserie à hauteur d'homme, dans laquelle est cachée une porte ouvrant dans une loge où occupait à droite le troisième tiers de la scène. Cette loge-ci ne rendra aucun service et n'est percée d'aucune ouverture. Les parois moussues atténuent l'humidité de ce réduit. Nuit au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARANNES, LAGOURDAINE.

VARANNES, entrant par le fond.

Peste! quelle obscurité! (Appelle.) Apporte donc de la lumière, maître Lagourdaine... on n'y voit goutte dans la misère.

LAGOURDAINE, en dehors.

Attendre, Monsieur, que je trouve le clef.

VARANNES.

La clef! c'est inutile, la porte est ouverte.

LAGOURDAINE, paraissant avec de la lumière.

C'est ma foi vrai... j'aurais gâgé ma part de paradis que jo l'avais fermée.

VARANNES.
Tu veux dire la part du pilori... Le façon que tu as fait respirer à Valentin pour le remettre du son émotion, doit l'avoir endormi.

LAGOURDAINE.
Complètement... il repose en bas dans la petite salle du rez-de-chaussée.

VARANNES.
Tu es sûr, au moins, que la porte de la rue est bien fermée?
LAGOURDAINE.
Celle-là, j'en réponds... à trois verrous.

VARANNES, allant à la table à gauche.
S'il arrivait des locataires pour cette nuit, tu me promets de ne pas les recevoir?

LAGOURDAINE, allant vers le fond à droite.
Il n'en viendra pas... j'ai éteint le flambeau de résine qui brûle ordinairement devant ma porte, ce qui veut dire sans passants : Il n'y a plus de place chez Lagourdaine, le logeur du Pont-au-Change.

VARANNES, tirant de sa poche de l'argent qu'il dépose sur la table.
Voies ce que je t'ai promis pour l'affaire de ce soir... de plus, le loyer de la maison qui restera fermée pour tout le monde, jusqu'à ce que je te permette de la rouvrir.

LAGOURDAINE.
Faudra-t-il loger le jeune homme dans la chambre de la tourterelle?... Vous savez qu'elle est à votre service.

VARANNES.
Ah! moi... la pièce mystérieuse dont la porte est si bien cachée dans cette boiserie que moi, qui la connais, j'aurais peine à la retrouver.

LAGOURDAINE.
C'est là, (il désigne la mur près de la tourterelle.) Il suffit de toucher le ressort, et la porte est ouverte! Voyez! (il touche au ressort; un panneau de la boiserie recule dans la chambre, et laisse au passage. En même temps le plancher de la tourterelle se lève et découvre l'escalier d'une allée.)

VARANNES.
C'est bien... j'ai déjà vu cela... ferme cette porte... tu mettras milleux notre prisonnier... Là, il serait trop près de la rivière.

LAGOURDAINE.
Oui, c'est un peu humide, au fond surtout. (Il fait passer le ressort, le plancher et le panneau recouvrent sa place.)

VARANNES.
Descends... Si Valentin est réveillé tu l'amèneras ici.

LAGOURDAINE.
Oui, Monseigneur... son lit est tout prêt dans cette chambre. (Il montre la porte, au-dessous plus, à gauche.) J'attendrai vos ordres pour lui faire changer de domicile. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

VARANNES, seul, et s'asseyant près de la table.

Non, ce n'est pas la mort de cet enfant que je veux... au contraire, il faut qu'il vive pour démentir la tempête dont je suis menacé... Grâce à ce précieux otage, la comtesse de Saint-Gérain elle-même plaidera pour mes amis de mes accusateurs. Qu'elle sache que son fils existe; mais que je feras la mort suspendre sur sa tête... Ses prières, ses larmes arracheront au docteur et à l'abbé Vincent de Paul le serment de se taire... voilà pour ma sécurité. Mais il ne suffit pas d'ensevelir les secrets du passé... il faut encore que l'héritier des Saint-Gérain ne puisse jamais me demander compte de sa fortune.

SCÈNE III.

VARANNES, LAGOURDAINE, VALENTIN.

LAGOURDAINE, présentant Valentin.
Encore une marche... là... m'avez-vous pas peur, petit... Quand vous serez mieux réveillé, vous verrez que la maison a encore assez bonne mine.

VALENTIN, s'avançant à la porte du fond.
Qui êtes-vous?... Je ne vous connais pas... Oh m'a-t-on conduit?...

VARANNES.
Près de quelqu'un qui s'intéresse à vous plus que vous ne pouvez croire.

VALENTIN, le reconnaissant.
Vous?... Ah! vous me trompez, Monsieur... L'ennemi de Vincent de Paul ne peut pas être un ami pour moi. (Connaissant sa mission.) Mais je me souviens à présent... Jacques n'avait pas ennemi que moi... oui, nous étions deux à lutter contre ceux qui m'ont enlevé.

LAGOURDAINE, regardant sa montre.
Je m'en souviens aussi... l'autre m'a mortellement frappé pour m'échapper... le petit scélérat, quel coup de dent!

VALENTIN.
Pourtant, je suis seul ici.

VARANNES.
Tout a fait seul.

VALENTIN.
Qu'est devenu Gabriel?... Qu'avez-vous fait de mon frère?

VARANNES, se levant.
Il ne s'agit pas de lui, Valentin... mais de vous... si j'ai voulu pour quelque temps vous séparer de tous ceux que vous avez connus, c'est, je vous le répète, dans votre intérêt... ou (lui répondant la main) plutôt dans celui de votre mère.

VALENTIN, surpris.
Ma mère?... vous avez dit ma mère?... elle existe?... vous la connaissez?..

VARANNES.
Sans doute... ne savez-vous donc pas déjà que vous êtes fils de madame de Saint-Gérain?

VALENTIN, avec joie.
Elle! ma mère?... Ah! mon cœur l'avait deviné! Mais quand la reverrai-je?

VARANNES.
Ayant peu! (Mouvement de Valentin.) Mais d'abord il faut lui écrire.

LAGOURDAINE, se penchant sur la table pour et le papier.
Voici tout ce qu'il faut. (Valentin va à la table et se dispose à écrire. Varannes l'arrête.)

VARANNES, à Valentin.
Sous ma dictée... Deux lignes suffiront... les voici. (Dictant à Valentin qui tient la plume.) « J'espère, mon sort est entre vos mains... Je vous en supplie, ma mère, faites tout ce qu'on vous dira, pour que je vous doive une seconde fois la vie... » (Regardant Valentin s'écrier par.) Eh bien?..

VALENTIN, se levant.
Quand je saurai ce que vous voulez exiger d'elle, j'écrirai, Monsieur... Se vous refusez de me le dire, comme ce doit être mal, faites de moi ce que vous voudrez... je n'écrirai pas. (Il jette la plume sur la table.)

VARANNES.
Il ose résister à mes ordres.

LAGOURDAINE.
Faut-il le contraindre à obéir, monsieur le marquis?

VARANNES.
Non... c'est inutile!... (L'approche de Valentin, et avec une forte modulation.) Valentin, vous réfléchirez... Vient, Lagourdaine, recevoir mes dernières instructions. (Il sort avec Lagourdaine. — Ils ferment la porte au dehors.)

VALENTIN, seul sur le moment.
Il m'enferme! Mais que voulait-il donc exiger de ma mère?... Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu quand j'ai parlé de Gabriel?... Je n'en doute pas, on en veut à ma vie... et personne pour me défendre... Je suis seul, mais Dieu!... tout seul.

GABRIEL, qui était sous la table, montrant le baginier et montrant sa tête.
Tu te trompes... nous sommes deux.

SCÈNE IV.

GABRIEL, VALENTIN.

VALENTIN, avec surprise et bonheur.
Ah! ils ne l'ont pas tué?

GABRIEL, sortant de dessous la table.
Pas encore...

VALENTIN, se jetant dans ses bras.
Gabriel!...

GABRIEL.
Valentin!...

VALENTIN.
Tu as donc pu suivre ceux qui m'entraînaient?

GABRIEL.
Oui. Cramponné, suspendu derrière le carrosse dans lequel on t'avait jeté, j'ai tenu bon, malgré la longueur et la rapidité de la course... mais il était temps qu'on arrivât, les forces allaient me manquer.

VALENTIN.
Et comment l'es-tu introduit ici?

GABRIEL.
Je me suis blotté sous la voiture lorsqu'elle s'est arrêtée... puis, profitant du moment où l'on ouvrait la porte pour le transporter dans la salle basse, j'ai pu, grâce à l'obscurité, me glisser dans la maison; j'ai gravi l'escalier... à tâtons... à la hâte... Arrivé à la dernière marche, j'ai rencontré cette porte sous ma main... Si elle eût été fermée, j'étais perdu, Valentin, car on montait derrière moi... Mais par bonheur la porte était ouverte, et j'eus le temps de me jeter sous cette table... de là, j'ai tout entendu... Et maintenant, je suis prêt à partager ton sort.

(Avec force.) Du courage, Valentin! Dieu nous protège puisqu'il nous a réduits. (Il se penche sur le miroir.)

VALENTIN.

Ah! je n'ai plus peur... nous sommes ensemble.

GABRIEL, avec attendrissement.

Oui, tu reverras ta mère... moi la bonne Catherine.

VALENTIN.

Mais par quel moyen sortir d'ici?

GABRIEL.

C'est ce que nous allons voir. (Murmure.) Silence!

VALENTIN, à voix basse.

On monte... on s'arrête à cette porte... Dieu! si l'on te voit!

GABRIEL.

On ne me verra pas!... (Il se cache dans la chambre à gauche.)

SCÈNE V.

LAGOURDAINE, VALENTIN.

LAGOURDAINE, apportant une petite cruche d'eau, se verse du pain et quelques fruits dans un panier; il met le tout sur la table.

Voilà votre souper... Je viens chercher la lettre... Monsieur le marquis est parti, mais je la lui porterai.

VALENTIN.

J'ai dit à votre maître à quelle condition seulement je pourrais écrire.

LAGOURDAINE, mettant la main sur la table.

Ah! fort bien... vous n'êtes pas encore dévoté... mais comme on dit: la nuit porte conseil. Votre chambre à coucher est là... voulez-vous que je vous la montre en détail?... ça ne sera pas long. (Il lui envoie la main.)

VALENTIN, se plaignant vivement devant la porte de la chambre où est Gabriel. C'est inutile!

LAGOURDAINE.

Au fait, vous ne pouvez pas vous tromper... (Représentant son père.) Ah çà! neuf heures vont sonner, c'est l'heure du couvre-feu... Si au premier coup de cloche vous avez encore de la lumière, je viendrai l'éteindre, moi! (Il sort. Gabriel passe la tête et va ouvrir. Lagourdaine ouvre la porte. Gabriel recule vivement. — Lagourdaine avec menace.) Je reviendrai l'éteindre. (Il sort, et ferme avec bruit la porte.)

SCÈNE VI.

GABRIEL, VALENTIN.

GABRIEL, avançant la tête.

Parti, n'est-ce pas?

VALENTIN, descendant.

Oui, parti!

GABRIEL.

Eh bien, il faut faire comme lui, nous en aller!

VALENTIN.

V pourrions-nous partir?

GABRIEL.

Essayons... J'ai confiance, l'abbé Vincent de Paul s'est prié pour nous. (Regardant Valentin qui frotte.) Qu'en dis-tu?

VALENTIN, touchant sur la chaise.

Si tu savais comme je suis faible, Gabriel... Tant d'émotions... Et puis, la fièvre me brûle... la soif me dévore. (Il tombe sur la chaise près de la table.)

GABRIEL, passant à la gauche de Valentin.

Tu as soif... justement voilà de l'eau. (Il verse dans le verre.)

VALENTIN, allant pour prendre le verre.

Donne... mon bon docteur.

GABRIEL, l'arrosant.

Un moment... Le misérable chez qui nous sommes est aux gages de notre ennemi... C'est par ordre de celui qui a tenté d'empoisonner Vincent de Paul que cette eau t'a été apportée... Ne bois pas, Valentin, je ne veux pas que tu boives!

VALENTIN.

Ma poitrine est en feu, te dis-je... Mourir pour mourir... je veux poser ce verre sur mes lèvres. (Il prend le verre et en boit avidement la moitié de ce qu'il contient.)

GABRIEL, reprenant le verre après Valentin.

A ta santé, Valentin! (Il boit.)

Que fais-tu?... Mais si la mort est là-dessus?...

GABRIEL, qui se ba, lui tendant la main.

Eh bien! je ne te soutiendrai plus! (Il dépose le verre.)

VALENTIN, joignant les mains.

Mais Dieu... c'est pour lui que je le prie!

GABRIEL, gémant, après s'être ôté.

Eh bien! ça ne va pas plus mal... Et maintenant il faut songer à la fuite!

VALENTIN, désignant la porte à gauche.

Par là?

GABRIEL.

Impossible!... Cette pièce n'a pas d'issue!

VALENTIN, allant à la porte du fond.

La porte est fermée... et au moindre bruit nous serions découverts!

GABRIEL.

Mais cette fenêtre? (Il y court.) Elle est grillée, puis elle donne sur la rivière.

VALENTIN, descendant.

Oui, j'entends l'eau qui bouillonne. Nous sommes au-dessus d'un gouffre... il nous engloutirait!

GABRIEL.

C'est vrai... de ce côté pas de salut possible... Ah! par là. (Il montre la cheminée.)

VALENTIN.

Jamais je n'y pourrai monter.

GABRIEL, courant à la cheminée.

Sou tranquille... je te soutiendrai... Mais d'abord, attends...

VALENTIN.

Que vas-tu faire?

GABRIEL.

Reconnaitre le chemin... pour pouvoir ensuite te guider. (Il se glisse dans la cheminée et disparaît.)

VALENTIN, un moment seul.

Gabriel, prends garde de te blesser!

GABRIEL, dans la cheminée.

N'aie pas peur, n'aie pas peur!

VALENTIN.

O Seigneur!... Seigneur! protège-le. (Neuf heures sonnent.) Neuf heures!... Cet homme va venir... j'entends... Si Gabriel allait redescendre en ce moment... Voilà notre ennemi... Oh! qu'il ne le voie pas! (Il étale la lumière et se place devant la cheminée. — Bruit complice.)

SCÈNE VII.

VALENTIN, LAGOURDAINE.

LAGOURDAINE, ouvrant la porte.

Tiens! plus de lumière!

VALENTIN.

J'ai entendu sonner l'heure, et vous m'avez ordonné d'éteindre.

LAGOURDAINE.

Vous commencez à devenir obéissant... c'est bon signe... désormais, nous aurons la lettre.

VALENTIN.

Oui... demain.

LAGOURDAINE.

Ah çà! où êtes-vous donc.

VALENTIN.

J'allais entrer dans ma chambre quand vous avez ouvert la porte.

LAGOURDAINE.

Vous ne verrez pas clair à vous coucher.

VALENTIN.

C'est égal, je le trouverai bien...

LAGOURDAINE.

Alors, bonne nuit...

VALENTIN, d'une voix tremblante.

Bonne nuit!

LAGOURDAINE.

Oh! moi, je ne dormirai pas...

VALENTIN, à part.

Il ne dormira pas.

LAGOURDAINE, à part.

Tout est convenu avec le marquis de Varannes... Je dois veiller pour attendre son signal et lui envoyer le mieu. (A voix basse.) Au revoir.

VALENTIN.

Adieu.

LAGOURDAINE.

Oh non, pas adieu... je reviendrai peut-être cette nuit... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

GABRIEL, VALENTIN.

VALENTIN, à la cheminée.

Il reviendra... il m'a dit cela comme une menace... Oh! Gabriel a raison, à tout pris il faut sortir d'ici.

GABRIEL, sortant de la cheminée.

Sortir, dis-tu? hélas! ce ne sera pas par là... le passage est fermé par des barreaux de fer... j'ai essayé d'en descendre un...

VALENTIN.

Eh bien?

GABRIEL, avec désespoir.

Je ne peux pas... non je ne peux pas.

VALENTIN.

Il faudra donc mourir dans cette maison... mourir sans avoir revu un frère.

GABRIEL, vivement.

Attends... un souvenir qui me revient; oui... pendant que j'étais caché sous cette table... le marquis de Varannes a porté d'une autre chambre qui doit être de ce côté... (il désigne la droite.)

VALENTIN.

Par là, je n'ai point vu de porte.

GABRIEL.

Elle n'est pas apparente... mais il s'agit de pousser un ressort caché dans la boisserie, alors une porte s'ouvrira, par là peut-être est notre salut... cherchons, Valentin, cherchons.

VALENTIN.

Cherchons...

GABRIEL, qui se regarde du côté de la porte du fond.

Attends... vois-tu, au-dessus de la porte, cette lumière?

VALENTIN.

Grand Dieu! (Sa œil se aperçoit une lumière au-dessus de la porte.)

GABRIEL.

Tais-toi. (Il se à la porte.) Oh! un verrou! (Il le tenna.)

Eh bien! vous n'êtes pas encore couchés?

VALENTIN, cherchant dans la boisserie.

Tout à l'heure, Monsieur, tout à l'heure.

LAGOURDAINE, agitant la porte qu'il veut ouvrir.

Ne mettez donc pas le verrou.

GABRIEL, tirant le verrou fermé.

Il me brisera la main avant de l'ouvrir. (Bas.) Cherche, Valentin, cherche vite.

VALENTIN, qui a continué à chercher dans la boisserie, jette un cri de joie.

Ah! le secret!

GABRIEL, qui tend toujours le verrou.

Ah! merci, mon Dieu, merci! (La porte à droite s'ouvre, la plancher se lève.)

VALENTIN.

La porte est ouverte, viens, Gabriel, viens vite. (Il s'élance dans la chambre et disparaît dans l'alcôve en poussant un cri.) Ah!

GABRIEL, s'élance.

Valentin... (Varannes à l'aspect de l'alcôve.) La rivière! Ah! (Ouant à venir.) Pour tous deux le salut, mon frère, ou pour tous deux la mort. (Il se jette dans l'alcôve. Lagourdaine agit toujours la porte du fond.)

BUTTEME tableau.

On s'élève saïen de l'hôtel de Varannes. — Portes latérales. Au fond, large vitrage avec balcon praticable, donnant sur la rivière et laissant voir dans l'éloignement les maisons du Pont-au-Change, et parmi ces maisons celle de Lagourdaine se distinguant des autres par la touraille au-dessus de la rivière. — Effet de nuit au fond. Bougies allumées dans le salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARANNES, JÉRÔME.

VARANNES, entre, accompagné d'un valet qui lui porte de Jérôme.

Ainsi donc, Jérôme, tu supposes que c'est à la recommandation du chevalier de Courcelles que madame de Saint-Géran t'a donné ton congé?

JÉRÔME, prenant le mouchoir de Varannes.

Oui, monsieur le marquis. Mais je suis resté assez longtemps chez elle pour apprendre l'arrivée de Jacques à Paris.

VARANNES.

Grâce à toi, j'ai pu prendre mes mesures, et maintenant j'attends et je brave mes ennemis... Madame la marquise n'est pas rentrée?

JÉRÔME dépose le mouchoir sur une chaise à droite.

Non, Monsieur; Madame ayant vu par un de ses porteurs que vous vous étiez fait conduire à la maison de la rue Saint-Victor, a écrit à la hâte un billet que Bernard est allé porter... puis elle a quitté l'hôtel et n'est pas encore rentrée.

VARANNES, à part.

Folle!... (Bas.) Maintenant rends-moi compte des commissions que je t'avais données.

JÉRÔME, revenant à Varannes.

Madame de Saint-Géran se rendra ici à l'heure indiquée... Quant à l'abbé Vincent de Paul et au chevalier de Courcelles, ils s'attendent chez eux ni l'un ni l'autre. J'ai laissé vos lettres. Enfin, la barque que vous m'avez ordonné de tenir prête, est

amarrée au bas de ce balcon. (Jérôme indique le balcon du fond.) Un échelle de corde permet d'y descendre, et ce côté du quai est tellement désert...

VARANNES.

C'est bien. Ve te placer dans le petit salon, et tu introduis ici les personnes que j'attends; quand elles seront arrivées, tu t'occuperas du dehors. Ah! surveille les alentours de l'hôtel, et à la première alerte hâte-toi de m'avertir. (Jérôme sort.)

SCÈNE II.

VARANNES.

Je vais jouer cette nuit la partie décisive. Valentin en mon pouvoir ne fait beau jeu; avec lui, je suis sûr de la victoire. Pourtant en général habile et prudent, j'ai dû prévoir un revers et me préparer une retraite. Les portes de l'hôtel peuvent être gardées, les rues qui l'avoisinent étroites; même en ce cas, j'échapperais encore à mes ennemis, grâce à ce balcon, à cette échelle et à cette barque. Oui, je suis préparé à tout. Adieu, que pourrai-je.

COURCELLES, dans la coulisse.

C'est bien, c'est bien, je n'ai pas besoin que tu m'annonces.

VARANNES.

De Courcelles!

SCÈNE III.

VARANNES, COURCELLES.

COURCELLES.

Très-cher et très-honoré cousin, je me rends à ton invitation. Si j'arrive un peu tard, c'est qu'une dame est venue réclamer mon assistance. Inquiète du passé, effrayée de l'avenir, cette dame, voulant quitter le monde, a cru nécessaire de se faire accompagner par moi jusqu'à l'abbaye de Longchamps, où elle va s'enfermer pour n'en plus sortir. Tu as déjà deviné le nom de cette pécheresse repentante.

VARANNES.

C'est la marquise de Varannes.

COURCELLES.

Juste. Comprend-on cela? Deux époux qui se séparent après quinze jours de mariage... Au moment où la lune de miel devait repandre sur eux ses plus doux rayons... Vous étiez si bien assortis... vous eussiez fait un charmant petit ménage... un enfer anticipé... Eh bien, non, elle a préféré le convent à cet hôtel, elle a quitté Satau pour revenir à Dieu... un peu tard, peut-être; mais les femmes se repentent toujours le plus tard possible. A mon retour, j'ai trouvé la lettre. J'ai supposé que tu voulais avancer l'heure de notre rencontre, un bien curieux acte métre hors d'état de tenir une rigole... Eh! eh! moi très-cher, tu es sujet à caution... et pourtant... tu vois, je suis venu, j'ai eu confiance... Seulement, j'ai pris toutes mes précautions, et je suis prêt pour le combat ou pour le gnet-aprés.

VARANNES.

Non cher et prudent cousin, il ne s'agit ici ni de duel, ni surtout de gnet-aprés. Je t'ai comié tout simplement à une réunion de famille.

COURCELLES.

Ah!

Out, à une réunion intime!

VARANNES.

Vraiment?

COURCELLES.

En nous séparant tout à l'heure, nous nous quitterons, j'en suis certain, les meilleurs amis du monde.

Ça m'étonnera bien.

VARANNES.

Je te jure qu'en nous réconciliant.

COURCELLES.

Et qui donc?

JÉRÔME, annonçant.

Madame de Saint-Géran.

COURCELLES, écriant.

Ma cousine?... ici chez toi?

VARANNES.

Elle-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-GERAN.

VARANNES, étant au-devant de madame de Saint-Géran.

Salut à ma très-cherre cousine!

MADAME DE SAINT-GERAN, avec agitation.

Monsieur de Varannes, cette lettre était bien de vous?

VARRANES.

Sans doute.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

La promesse qu'elle renferme...

VARRANES.

Je la tiendrai.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, avec joie.

Vous me rendrez mon enfant?

VARRANES.

Ce soir même.

COUCHELLES.

Qu'entends-je! le diable se ferait-il ermite?

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Ah! Monsieur, je ne puis croire que vous vouliez vous jouer du cœur d'une pauvre mère. Oh! rendez-moi mon fils, et j'oublierai le passé; que dirai-je pour racheter cet enfant, pour payer une scule de ses caresses, je vous donnerais mon sang, ma vie.

VARRANES.

Madame la comtesse, il ne manque plus ici que l'abbé Vincent de Paul et Catherine. Quand ces deux personnes seront arrivées je vous dirai à quelles conditions votre fils pourra vous être rendu.

COUCHELLES, à part.

Ah! des conditions! Je commence à comprendre.

JEANNE, annonçant.

L'abbé Vincent de Paul et dame Catherine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL, CATHERINE, entrant par la gauche.

VARRANES.

Monsieur l'abbé, vous avez reçu ma lettre?

VINCENT DE PAUL.

Non, Monsieur.

VARRANES.

Ne venez-vous pas de la rue Saint-Victor?

CATHERINE.

Non, nous arrivons de Rueil.

VINCENT DE PAUL.

Où je suis allé trouver le cardinal de Richelieu.

TOUS.

Le cardinal!...

VINCENT DE PAUL.

Déjà par le meurtre de Jacques du serment qui me forçait au silence, j'ai tout dit au cardinal ministre. Le ministre indigné voulait faire un exemple... mais je savais nos enfants en votre pouvoir. Alors j'ai prié pour vous, Monsieur, et le cardinal, après m'avoir entendu, m'a remis ce blasonnet en me disant: Faites de cet homme ce que vous voudrez... Monsieur de Varranes, rendez à madame de Saint-Géran et à Catherine leur précieux trésor, et je ferai de cette page encore blanche un sauf-conduit à l'aide duquel vous pourrez quitter la France sans être inquiété ni poursuivi. Mais si vous refusez la grâce inespérée que je vous apporte, si vous préférez une odieuse vengeance à votre salut, je rédige alors l'ordre de votre arrestation.

CATHERINE, à Varranes.

Et les archers du roi sont en bas.

VINCENT DE PAUL.

Ils gardent les portes de votre hôtel, et n'attendent qu'un signe de moi pour exécuter cet ordre. Choisissez donc, Monsieur, entre la réparation et un crime inutile, entre l'impunité dans ce monde et l'échafaud.

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Oh! monsieur l'abbé, ne menez pas. Avant votre arrivée, monsieur de Varranes m'avait révélé l'existence de mon fils, et s'était engagé à me le rendre.

COUCHELLES.

Mais il ne vous a pas dit encore à quelles conditions.

VARRANES.

C'est pour vous les faire connaître que je vous ai tous réunis, vous qui avez chacun une part dans mon secret. Monsieur l'abbé, vous avez été net et précis, je vous parlerai avec la même franchise. Vous m'avez dit, Monsieur, ce que vous espérez... je vais vous dire moi, ce que je veux. De vous, monsieur l'abbé, c'est le dévouement complice de votre dénonciation au cardinal, de vous, comtesse de Saint-Géran, c'est l'attestation formelle du fait avancé par moi au docteur Bertrand.

COUCHELLES.

Quelle audace!

VARRANES.

Devant cette déclaration, toute ma conduite s'explique et s'excuse. Je n'ai pas voulu qu'un billard s'emparât du nom et des biens du comte de Saint-Géran; pour éviter un scandale dans

notre famille j'ai caché la naissance de cet enfant et j'ai dû la faire disparaître en respectant sa vie. Aujourd'hui je le rends à sa mère, mais parce qu'elle reconnaît elle-même que cet enfant n'a aucun droit ni au titre, ni à la fortune de Saint-Géran.

COUCHELLES.

Oh! c'en est trop!

VARRANES.

Chevalier de Coucelles, et vous, monsieur l'abbé, vous allez signer avec la comtesse la déclaration que d'avance j'ai rédigée. Ah! vous m'avez fait vos conditions, voici les miennes.

COUCHELLES.

Infâme! Mais c'est l'honneur de ma cousine que tu lui demandes de flétrir, de sacrifier pour sauver le tien.

VOYEZ-NE PAS.

Et si la comtesse refuse, que ferez-vous?

VARRANES.

Comme les archers du roi attendent un signe de vous, des hommes à moi ont les regards tournés vers ce balcon. (Il ouvre la fenêtre.) A un signal convenu ils tuent Valentien.

TOUS.

Ah!

CATHERINE.

Et Gabriel, Gabriel aussi?

VARRANES.

Un fatal que vous pourrez voir brûler d'ici vous annoncera la mort de ces enfants que vous aimez tous vous-même.

CATHERINE.

Oh! non, non, vous ne ferez pas ça. Un homme qu'on assassine peut lutter, il peut se défendre, mais égorger des pauvres enfants... Oh! non, non, ce serait trop lâche trop infâme... Non, vous ne ferez pas ça.

VARRANES.

Je le ferai.

COUCHELLES.

Mais si je le tuis là, comme on écrase un serpent? Tu ne pourrais pas donner le signal, et justice enfin serait faite!

VARRANES.

Si dans une heure ou de m'a pas revu là où Valentien est gardé, l'ordre est donné et sa mort doit venger la mienne.

CATHERINE.

Ah!

MADAME DE SAINT-GÉRAN.

Misérable! A moi qui suis une honnête femme tu veux faire avouer un déshonneur!

CATHERINE, à madame de Saint-Géran.

Je comprends; c'est votre honneur qu'il vous demande, et vous le lui donnez, oui, car avant d'être une honnête femme devant les hommes, vous êtes mère devant Dieu. Qu'il le prenne cet honneur, et qu'il vous rende votre enfant... Oh! vous n'hésitez pas... Tenez, cet honneur est encore couvert du sang de mon mari; eh bien, voyez, je suis aux genoux de cet homme, je ne le maudis plus, non, je le prie. (She tombe à genoux.) Tenez-moi, Monsieur, car je pourrais parler, tuez-moi, mais faites grâce à Gabriel, faites grâce à nos enfants.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, à VARRANES.

Donnez-moi cette déclaration, Monsieur, je suis prête à la signer.

VARRANES.

Enfin! (Madame de Saint-Géran prend la plume pour signer.)

COUCHELLES, l'arrête.

Attendez, ma cousine... Quelque chose me dit que cet homme vous trompe encore.

VARRANES.

Je vous jure à tous... (A ce moment un fœtal bruit de l'autre côté de quel, à l'extrémité de la Tourcelles.)

COUCHELLES, en balant.

Tenez... voyez... voilà le signal qu'il vous annonçait tout à l'heure; pendant que vous vous déshonoriez ici, on assassinait votre fils là-bas!

VARRANES.

Ah! c'est impossible!

CATHERINE ET MADAME DE SAINT-GÉRAN, atterrées.

Ah!

COUCHELLES.

Ils seront au moins vengés. A nous les arches du roi! (Il va à la porte de gauche.)

VARRANES.

Ils arriveront trop tard. (A part.) A moi la barque. (Il s'élance vivement vers le balcon pendant que Coucelles appelle les archers et que Vincent consulte les deux mères; mais il tombe épuisé au voyant gravir et sauter sur le balcon Valentien et Gabriel.)

SCÈNE VI.

LES MÈRES, VALENTIN, GABRIEL, puis LES ANCHERS DU BOI.

YRANNE.

Valentin, lui... vivait?

MADAME DE SAINT-GÉRAN ET CATHERINE.

Valentin! Gabriel!

GABRIEL ET VALENTIN.

Ma mère! (Les enfants courent à leur mère.)

VINCENT DE PAUL.

Dieu fait encore des miracles.

COUNCILLES, ses archers.

Vous, faites votre devoir.

MADAME DE SAINT-GÉRAN, à Valentin,

Qui t'a sauvé, mon pauvre enfant?

VALENTIN, montrant Gabriel.

Lui, ma mère.

CATHERINE.

Toi, mon Gabriel!

GABRIEL.

Il était tombé dans un abîme, je m'y précipitai après lui, et malgré la violence du courant et l'obscurité de la nuit, nous avons pu gagner une barque amarrée à ce rivage... Une fois dans cette barque notre cœur nous a guidés.

VALENTIN.

Et nous sommes venus à nos mères...

VINCENT DE PAUL, levant les mains au ciel.

Comme les anges vont à Dieu! (Valentin et Gabriel tombent sur pieds de Vincent de Paul qui les bénit. — Tableau.)

FIN.

74165

d'Invent

1045